

DIDIER DUMAS

*La face féminine de Dieu*

*ou les aventures d'un psychanalyste au pays des quatre corps*

« Chamanisme et psychothérapie » *Question de N° 108*, épuisé.

**Une session chamanique différente des autres**

Le train filait à toute allure. Avec Colombe, ils s'étaient séparés sur le quai de la gare et Pierre Lunaire ne savait plus du tout ce qu'il était venu faire dans cette session chamanique où tout était, peu à peu, devenu complètement fou. Ces rencontres internationales ne ressemblaient en rien aux précédentes. Cela l'avait, au début, quelque peu surpris. Ce n'était pas la dimension internationale de l'entreprise qui l'avait heurté – encore que son allergie aux langues étrangères ne lui ait guère permis de comprendre plus du quart de ce qui se disait. Non, il avait été pris au dépourvu par le fait que le travail y soit, en quelque sorte, à la carte.

L'objectif de ces rencontres était, en fait, beaucoup plus périlleux que le travail avec les animaux de Pouvoir auquel les avait jusqu'alors initiés leur jeune chaman : Ours de Cristal de Roche. Il s'agissait d'entrer en contact avec des âmes défuntes d'hommes médecine lakotas, de travailler avec des ancêtres chamans ayant rejoint « l'autre réalité ». Pour ce faire, chacun des trente participants que comptait la rencontre avait fabriqué une poupée le représentant et l'avait installée dans un *tipi* construit pour l'occasion. Ours de Cristal leur ayant dit qu'ils pouvaient y adjoindre un objet personnel, Pierre y avait ajouté une petite fiole à opium en porcelaine chinoise lui venant de son grand-père qu'il avait, au moment du départ, glissée entre deux chaussettes, sans trop savoir pourquoi.

C'était dans cet espace de méditation – une banale tente indienne tendue de drap blanc et protégée des intempéries par de grandes feuilles de plastique transparent – qu'ils avaient essayé d'entrer en contact avec les ancêtres chamans. Ceci, d'une part, par l'intermédiaire des poupées qui y séjournèrent, et de l'autre, en s'y relayant, à tour de rôle, dans la méditation, la prière et la transe, vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

À côté du *tipi*, Ours de Cristal avait dressé le sanctuaire de la Bissonne Blanche : l'hôtel de la divinité-mère du peuple lakota. Il était fait de cinq branches d'arbre plantées en terre. Les quatre premières représentaient les quatre orientes. Elles étaient rehaussées de lanières aux couleurs des Lakotas, noires à l'Ouest, blanches au Sud, jaunes à l'Est, et rouges au Nord. La cinquième, en forme de fourche, représentait la bissonne. Elle était sertie, à gauche, d'un ruban bleu symbolisant le Ciel et, à droite, d'un ruban vert représentant la Terre. En son centre, les offrandes de tissu blanc, représentaient le lait et les enseignements de cette grande divinité femelle.

Tel était l'espace mystérieux et central, autour duquel s'étaient organisées toutes les activités de ces rencontres. Installé sous un arbre centenaire, cet espace de méditation, de transe et de prières, était délimité par un cercle sacré, constitué de ficelles auxquelles étaient accrochés quelques centaines de minuscules petits paquets de tabac aux couleurs des orientes lakotas, qu'ils avaient, tous en chœur, confectionnés.

Ours de Cristal les avaient prévenus longtemps à l'avance : une entreprise aussi téméraire n'était pas sans danger. Le travail pouvait y être pénible. En conséquence, il avait organisé cette folle randonnée astrale avec l'une de ses amies, Fleur des Champs en Jachère, une femme chaman un peu plus âgée que lui, que Pierre ne connaissait pas. Tous deux avaient soigneusement sélectionné les participants à ces rencontres : afin de permettre aux âmes défuntes des ancêtres chamans de décourager ceux pour qui le travail risquait d'être trop pénible ou trop douloureux, chaque postulant avait dû rédiger une lettre de motivation.

Dès que Pierre se remémorait les problèmes que cette lettre lui avait posés quelques mois auparavant, il ne comprenait plus du tout comment il avait pu souscrire à une entreprise aussi invraisemblable : « Très chères âmes défuntes... Très chers et bienheureux trépassés... Mes chers amis et collègues les morts... » Comment l'absurdité d'un tel propos aurait-elle pu faire autre chose que de l'immobiliser devant sa feuille ? Se retrouvant dans la peau d'un enfant devant écrire au Père Noël, mais ne sachant comment s'adresser à quelqu'un qui ne lui avait jamais été présenté, Pierre avait fini par décider qu'Ours de Cristal était plus apte que lui à juger des mots avec lesquels s'adresser à des âmes défuntes et, qu'en conséquence, il écrirait sa lettre en la lui adressant. Voilà qui situait bien l'état d'esprit dans lequel il avait abordé ces journées. Ce n'était pas qu'il refusât d'attribuer à l'Au-delà une quelconque consistance. Non, c'était, d'une part, reconnaître à Ours de Cristal le rôle d'intermédiaire sans lequel il ne se serait jamais engagé dans une entreprise aussi insensée. Mais c'était, aussi et surtout, parce que la gravité d'une telle question ne pouvait, de son point de vue, être entachée de la moindre dose de croyance. S'il espérait que ces rencontres puissent éclairer son rapport à la vie et à la mort, cela ne pouvait venir que de l'expérience qu'il était censé y vivre.

En arrivant sur les lieux avec Colombe, Pierre commença par y planter leur tente. Il s'attendait à un travail semblable à celui du groupe qu'avec quelques amis, ils avaient formé autour d'Ours de Cristal. Il s'était imaginé que les chamans leur proposeraient un programme, des exercices, des directions de travail. Le premier

jour, il avait continué à le croire. La rencontre avait été ouverte par une *sweat lodge* de purification, la fabrication des poupées et l'installation du *tipi*. Ce n'est donc que le lendemain qu'il avait compris qu'il ne s'agissait pas de travailler avec des chamans vivants, mais avec des chamans morts. Ours de Cristal leur demanda alors d'aller chercher quelques objets personnels, choisis parmi ceux qui leur avaient été offerts et auxquels ils tenaient, et de revenir munis de leur porte-monnaie.

Lorsque, les objets étalés devant eux, ils furent tous installés en cercle, il leur déclara qu'en dehors du rituel pour lequel ils étaient convoqués et d'un rituel d'engagement qu'ils ne devaient accomplir qu'après avoir suffisamment interrogé leurs âmes et leurs consciences sur les raisons de leur présence à ces rencontres, ils n'auraient plus affaire ni à lui ni à Fleur des Champs. Deux réunions autour d'un bâton de parole, l'une le matin et l'autre le soir, permettraient à chacun d'exprimer ce qu'il vivait. Ils pourraient y parler des activités qu'ils allaient décider d'entreprendre et y convier les autres. C'était maintenant à eux de prendre en charge le travail qu'ils allaient accomplir avec les ancêtres chamans, de décider des heures et du temps de méditation dans le *tipi*, ainsi que des activités, des groupes de travail ou rituels qu'ils souhaitaient accomplir.

Dès lors, Pierre commença à se demander très sérieusement si cette formule était bien adaptée à sa maigre expérience du chamanisme. Ne pratiquait-il pas depuis trop peu de temps ? Non seulement, il n'était jamais arrivé à utiliser correctement les animaux de Pouvoir, mais, surtout, il n'avait rien résolu de sa cécité astrale. Il redoutait donc de devoir, une fois de plus, se heurter à son incapacité de produire des images. C'était, une fois sur deux, ce à quoi le confrontait le travail chamanique. Dès qu'il fermait les yeux, il se retrouvait dans un univers, aussi lugubrement noir que mornement ennuyeux, qui lui interdisait la moindre envolée onirique. Se sachant fort mauvais rêveur et, en conséquence, piètre voyageur, il lui était impossible de croire qu'il puisse maîtriser le moindre don médiumnique lui permettant d'entrer, par ses propres moyens, en contact avec des âmes défuntes. Depuis plus d'un an qu'Ours de Cristal les initiait aux pratiques chamaniques, cette cécité mentale, qu'il avait constaté dès les premiers stages, l'inquiétait. Ne sachant s'il fallait y voir une infirmité, il avait longtemps hésité avant de se résoudre à en parler à Ours de Cristal. En réponse, celui-ci lui avait proposé de consulter, pour lui, les Sept directions.

Pierre croyait alors souffrir d'un manque d'ouverture spirituelle qui rendait caduque son désir d'investir plus avant le chamanisme. Or, à sa plus grande surprise, les Esprits des Quatre Orientes et des Trois Mondes lui avaient déclaré que cette cécité mentale ne provenait pas, comme il le supposait, d'un manque d'ouverture mentale, mais qu'elle était, bien au contraire, due à une trop grande ouverture qu'il devait apprendre à maîtriser. À cette fin, ils lui conseillaient « de se fabriquer un hochet à chasser les mauvais esprits, de se purifier aux essences de pin, de se construire un masque de réalité, d'utiliser pour voyager l'énergie de ses testicules, de travailler avec la queue de l'oiseau, d'apprendre à interpréter les quelques images qu'il percevait et d'accepter, de surcroît, d'être destiné à porter la couronne ».

Tel était l'obscur propos qui, délivré par les Esprits, avait fait éclater de rire Ours de Cristal. Jamais, au cours de toute sa carrière, celui-ci n'avait rencontré quelqu'un à qui les Sept directions avaient prescrit de travailler avec « l'énergie de ses testicules » et se construire un « masque de réalité ». Pierre avait, lui, éprouvé un certain mal à en rire. Il avait, certes, une nette tendance à se réfugier dans la toile d'araignée de ses pensées, mais attribuant cela à son travail de clinicien, il ne s'en était jamais vraiment préoccupé. Toujours est-il que ne sachant comment insérer ces ésotériques formules dans les méandres de son cerveau, il n'avait pas compris grand-chose à ce qu'elles voulaient dire et avait donc mis un certain temps avant d'entreprendre la fabrication du hochet. Pour le faire, il avait utilisé une petite coloquinte fixée sur un manche de bois. Il l'avait décorée avec soin, se gardant toutefois de dévoiler aux amis qui admiraient la finesse de son travail que l'objet était bourré de mort-aux-rats, ni ce à quoi il était destiné. Comment aurait-il pu croire aux vertus magiques de la mort-aux-rats ? Il ne s'était donc guère servi de l'objet autrement que pour jouer. Son désir de participer à ce stage lui apparaissant ainsi quelque peu prématuré, Pierre en était à se demander s'il n'était pas encore temps de proposer à Colombe d'aller finir leurs vacances sur les bords de la Méditerranée ou sur Côte Basque, quand Ours de Cristal leur annonça que le rituel pour lequel il leur avait demandé d'aller se munir d'argent et d'objets, était celui du Marché aux Offrandes.

Ce rituel n'était pas très compliqué. Ils devaient tout simplement vendre aux autres participants les objets qu'ils avaient étalés devant eux et collecter l'argent pour acheter des arbres qu'ils planteraient sur le lieu du stage afin de remercier la terre de tout ce qu'elle leur avait donné.

Pierre n'avait, bien évidemment, choisi que des objets auxquels il tenait énormément : le superbe poncho péruvien que Colombe lui avait offert une vingtaine d'années auparavant, un jour de juillet où ils venaient d'atterrir à Cusco, la petite amulette de marbre rose en forme de chouette coiffée d'un phallus que lui avait donné Ours de Cristal, une chemise dont il appréciait l'éclat d'un violet vif, offerte par son vieil ami Michael Levy-Brown, et, surtout, l'objet qui était, à ses yeux, le plus précieux de tous, une plume de queue de cygne que Michael lui avait rapportée d'une promenade au bord d'un lac.

Le cygne étant le seul animal de pouvoir avec lequel Pierre ait eu, un tant soit peu, l'impression d'arriver à travailler, il y tenait énormément. Plus petite que celles des ailes, cette plume était non seulement plus difficile

à trouver, mais le fait qu'elle lui ait été donnée augmentait d'autant les pouvoirs qu'elle était censée détenir. À l'idée de devoir se défaire de ces objets, Pierre ne se sentait pas très bien. Il aurait pu se délester sans problème de tout ce qu'il avait lui-même acheté, mais les objets qui lui avaient été offerts étaient pour lui auréolés d'une valeur sacrée qui lui interdisait de les vendre. Ne se sentant pas très à l'aise à l'idée d'affronter ce Marché aux Offrandes, il exprima les réticences que le rituel soulevait en lui. « Crois-tu que, le jour de ta mort, tu emporteras avec toi ces objets ? » lui avait répondu, d'un ton sec, Ours de Cristal. Le propos était clair. Tournant la tête vers Colombe qui, perplexe, considérait le nœud de Bouddha en lapis-lazuli, rehaussé de turquoises et d'argenterie indienne qu'il lui avait monté en collier quelques jours auparavant, leurs pensées se croisèrent : il n'était pas question de reculer. S'installant en tailleur et cherchant à atteindre la calme respiration d'un postulant yogi, il attendit le client.

Il attendit sans voir le temps passer et, lorsque Ours de Cristal annonça que le rituel allait bientôt se terminer, il s'aperçut avec stupeur qu'il n'avait rien vendu. Son intervention avait dû faire fuir les potentiels acheteurs. Non seulement personne ne s'était arrêté à son stand, mais lui-même n'en ayant pas bougé, il n'avait encore rien acheté. Se levant et constatant qu'il n'était pas plus à l'aise à l'idée d'acheter qu'à celle de vendre, il jeta un œil aux alentours. Il ne restait déjà plus grand-chose aux étalages. S'armant d'une profonde respiration, il traversa le cercle en direction d'un grand frisé dont le visage accueillant lui laissait présager qu'ils arriveraient à s'entendre. Mais ayant, dans son trouble, complètement oublié que le grand frisé ne parlait pas la même langue que lui, il du très vite battre en retraite.

Il commençait à douter désespérément de ses capacités à se sortir de ce rituel, lorsqu'il aperçut Ancie Woorker qui n'avait apparemment pas encore vendu la plume de hibou qu'elle avait mise à l'étalage. Elle, au moins, elle parlait français. Sortant un billet, il se précipita vers elle. Elle la lui vendit. Triomphant, sa plume de hibou à la main, il avait regagné sa place, lorsque Isabault Cévenol s'approcha, visiblement intéressée par sa plume de cygne. Voilà qui allait résoudre ses problèmes. Venant d'acheter une plume, il ne lui restait plus qu'à vendre la sienne et sa participation au rituel serait entière. Mais, sachant que cette plume était pour lui un vrai trésor, Isabault ne voulait pas l'en démunir. Elle voulait acheter, participer à l'achat des arbres, mais elle ne pouvait prétendre acquérir un objet qui semblait être pour lui à ce point précieux. Elle finit donc par lui proposer de la lui acheter, mais à condition de pouvoir la lui offrir ensuite. Il refusa. Elle insista. Il ne pouvait accepter un marché factice. Elle ne pouvait accepter la propriété d'un objet auquel il tenait tant. C'est alors qu'Ours de Cristal annonça la fin des tractations. Pierre devait soit accepter soit renoncer à vendre. Il accepta et Isabault n'acheta que le droit de se servir de la plume pendant la durée du stage, celle-ci restant sa propriété.

Le rituel était terminé et la salle à moitié vide lorsqu'une femme s'approcha de lui. Il ne su si elle était allemande, australienne ou hollandaise : il ne comprenait pas le moindre mot de la langue dans laquelle elle s'adressait à lui. S'exprimant avec les mains, elle arriva cependant à lui faire comprendre qu'elle était à la recherche d'une plume de cygne dont elle avait besoin pour soigner sa fille. Sans hésiter un instant, il la lui donna. Non, il ne voulait pas d'argent. Non, même pour acheter des arbres, il n'était pas question pour lui d'empocher deux fois de suite le prix de cette plume.

Emportant la plume de cygne en lui adressant un sourire, la femme était repartie lorsque Pierre fut, à nouveau, saisi d'une pâle et sournoise angoisse : avait-il le droit de se déposséder des droits d'usage d'une plume dont il venait tout juste de céder l'usufruit à Isabault ? Cela ne dénotait-il pas un incontestable irrespect gouvernant son rapport aux autres ? À toujours vouloir, sans même se donner le temps de réfléchir, sauver la veuve et l'orphelin, n'avait-il pas commis un sacrilège autrement plus grave ? N'avait-il pas brisé le pacte qu'il venait tout juste de passer ? Se saisissant de la plume de hibou, il partit à la recherche d'Isabault. Il fallait qu'il lui offre cette plume en dédommagement ! Elle refusa. Il insista. Elle ne pouvait accepter les bénéfices d'un contrat qu'elle n'avait pas souscrit. Pouvait-il, sans cela, réparer ses fautes ? Cédant à son insistance, elle finit par accepter.

Soulagé d'avoir réglé cet incident fâcheux, Pierre n'y avait plus repensé. Or, maintenant, bercé par le bruit lancinant du train qui l'emportait à toute allure dans la nuit noire du hors-temps, il se demandait si la folie faisant qu'il se retrouvait seul dans ce train ne datait pas de ce moment. Il avait encore les yeux rouges de toutes les larmes qu'il avait versées. Dans les jours qui avaient suivi ce Marché aux Offrandes, il n'avait rien pu faire d'autre qu'errer comme une âme en peine, incapable de se déterminer sur ce qu'il avait à faire. Tous les autres s'activaient, allaient et venaient, s'affairant dans d'incroyables rituels et autres activités. Pierre, lui, avait déambulé d'un groupe à l'autre, n'arrivant nulle part à trouver sa place. Soulagé de découvrir qu'Ours de Cristal et Fleur des Champs ne s'étaient pas complètement exclus du travail et qu'y participant au même titre que les autres, ils proposaient leurs propres activités, il s'y était précipité.

Il avait éprouvé un vif intérêt à écouter parler Fleur des Champs, dont Rachel Tourneault, une expansive Belge, traduisait les propos. Fleur des Champs avait exposé sa façon de concevoir l'une des principales activités du chaman : le travail d'accompagnement des âmes des défunts jusqu'aux frontières de l'impénétrable Grande Lumière où les anges des stations-service de l'astral viennent les prendre en charge. Ayant lui-même souffert d'une noire et tenace addiction à l'alcool qui avait abâtardi son âme pendant de longues années, il avait été

particulièrement ému de l'entendre raconter comment elle avait sorti son propre père de la prison mentale où, en mourant d'alcoolisme, son âme avait sombré.

Ours de Cristal avait lui aussi organisé une rencontre sur le même thème. Pierre en était ressorti le cœur gros. Luttant pour retenir des larmes qu'il trouvait indécent de déverser pour une si futile raison, au sortir de cette causerie, il avait été envahi par une sourde angoisse : la première ayant failli le submerger. Il avait toutefois assez vite saisi la nature infantile de ce trouble : ses tripes s'étaient nouées au moment où, comprenant qu'il n'y aurait pas de traducteur, il avait dû se résoudre à ne pouvoir comprendre qu'un mot sur quatre des paroles de son chaman. Mais en réalité, il ne comprenait toujours pas pourquoi cette absence de traducteur l'avait mis dans un tel état.

Dès leurs premières rencontres, Pierre avait saisi la nature des battements de cœur que soulevait en lui Ours de Cristal. Le chamanisme avait sorti cet homme d'une lourde toxicomanie. Pierre avait, lui, épuisé un nombre incalculable de thérapeutes avant d'arriver à vaincre ce qu'il appelait, pour donner nom au mal qui lui avait fait vénérer la dive bouteille : « sa démoniaque Lilith ». Il avait donc été profondément impressionné par le miracle que représentait pour lui ce jeune homme. C'était, en fait, la seule vraie raison qui l'avait engagé à travailler avec quelqu'un dont il aurait pu être le père.

Ours de Cristal avait proposé un autre atelier et Pierre en était ressorti tout aussi triste. Il s'agissait d'un voyage à travers le masque de Ko'Lhamanna : la Catchina berdache des Indiens zunis. Ce n'était pas l'absence de traduction qui l'avait plongé cette fois-là dans cet état de tristesse infantile qui, peu à peu, avait fini par occuper tout l'espace, mais le constat de sa cécité astrale. Les autres participants y avaient fait de prodigieux voyages. Lui, n'avait même pas pu décoller. Appelant son cygne à la rescousse, il l'avait vu se transformer en une plume et n'avait plus pu produire d'autres images que cette seule plume. Il avait eu beau se creuser la cervelle en tous sens, il n'avait trouvé aucune autre information que cette plume, tournée vers le bas, et d'un blanc beaucoup plus éclatant que celui du fond sur lequel elle se dessinait.

Affalé maintenant dans la confortable banquette du compartiment, ruminant les sombres pensées qui occupaient son âme et ne comprenant pas pourquoi les ancêtres chamans l'avaient jugé capable de participer à ces journées, Pierre considérait, inquiet, l'état de délabrement mental où l'avaient plongé les événements des jours précédents. Toutes ses tentatives de participation au travail proposé avaient lamentablement échoué. Il avait pensé un moment pouvoir travailler sur l'alcoolisme dont il avait longtemps souffert. Il en avait parlé avec Ours de Cristal et Théophile Lunaitte, mais, ne trouvant rien de nouveau à dire sur un sujet qu'il avait, dans sa psychanalyse, en vain examiné sous toutes ses coutures, il avait surtout eu l'impression de leur avoir fait perdre leur temps. Ours de Cristal lui avait alors dit que, la première fois qu'ils s'étaient rencontrés, il l'avait perçu comme un être qui, traumatisé, s'était réfugié dans son corps mental. Cela l'avait d'autant plus étonné qu'il ne pensait pas être de ceux qui s'enferment dans la théorie et la rationalité bien pensante.

Il avait aussi éprouvé le désir d'approfondir ce que pouvaient être les quatre corps – physique, éthérique, astral et mental –, auxquels se référait Ours de Cristal. Il avait donc proposé une réunion de travail à laquelle tous les Français avaient répondu. Touché de constater que ses questions rejoignaient celles du groupe avec lequel il travaillait quotidiennement, il s'en était néanmoins assez mal sorti. Il s'était trouvé horriblement confus dans ses propos, particulièrement pataud dans sa façon d'animer le débat et, bien sûr, incapable de proposer la moindre synthèse entre son domaine, la psychanalyse, et ce qu'il était en train de découvrir, le chamanisme. Fatigué, Ours de Cristal s'était d'ailleurs assez vite retiré du débat. Pierre avait alors eu l'idée que les quatre corps puissent être les répondants des quatre premiers nombres. Mais en dehors de cette idée dont il n'avait pas su que faire, tout dans sa façon d'être lui avait paru aussi grisement terne que l'état dans lequel il avait fini par sombrer.

Et maintenant qu'avec Colombe, il leur avait fallu se résoudre à se séparer, en n'ayant pour seul futur que le maigre espoir d'arriver à poursuivre le travail chacun de son côté, il ne trouvait plus rien qui puisse dessiner l'horizon de sa vie. Il aurait pu vouloir approfondir l'idée, somme toute assez nouvelle au sein de ses questions, que les quatre corps pussent se concevoir comme les qualités des quatre premiers nombres, mais en réalité, il ne se préoccupait pas plus des quatre corps que du chamanisme ou du sort de l'humanité. Il souffrait beaucoup trop pour cela. Il lui était impossible de penser à Colombe sans à nouveau sentir ses paupières se gonfler de larmes. Cela faisait bientôt un quart de siècle qu'ils assumaient côte à côte le sombre chemin de l'existence et il ne pouvait admettre que l'univers mental et affectif qu'ils avaient mis tant d'années à construire ait pu, tout d'un coup, si violemment se briser. Ne comprenant rien au drame qu'il venait de vivre avec elle, il souffrait d'amour.

Incapable de répondre aux questions qui le harcelaient, Pierre ouvrit le sac de cuir jaune dans lequel il rangeait ses outils chamaniques. Il en sortit le livre que Colombe, en cadeau d'adieu, lui avait offert quelques heures auparavant sur le quai de la gare. Il ne voulait penser qu'à celle qu'il aimait et pleurerait. Il s'y plongea.

### **Où il découvrit, non sans effroi, qu'il avait perdu la partie la plus extérieure de lui-même**

Le train filait toujours à toute allure dans l'opacité bleu-noir et nacrée des paysages du hors-temps. *Sur le bord de la rivière Piedra je me suis assise et j'ai pleuré 1* : à lui seul, le titre du livre qu'elle lui avait offert

pouvait résumer ce qui venait de leur arriver.

Ce n'était malheureusement pas sur le bord d'une rivière imaginaire, mais bien sur le chemin de leur vie, que Colombe s'était effondrée en larmes. Il l'avait vue tomber sur l'herbe rousse, la bouche ouverte, ne pouvant dire un mot. Il l'avait vue plonger dans un silence aussi impénétrable que celui des pierres, un silence d'une densité effrayante auquel n'avait pu succéder qu'un déluge de larmes. Et lui, tombant à genoux, à ses côtés, n'avait même pas pu la prendre dans ses bras. Il s'était retrouvé dans un corps de marbre, brusquement paralysé des orteils à la racine des cheveux.

Ce devait être le lendemain du Marché aux Offrandes. Le travail chamanique venait à peine de commencer. Tout aussi incapable qu'elle de rompre le silence qui les avait figés au beau milieu du chemin conduisant vers leur tente, il n'avait rien pu faire d'autre que de s'engouffrer lui aussi dans ce déluge de pleurs. Comme un morveux, il s'était mis à déverser un torrent de larmes qui avait, sur le champ, immobilisé en lui toute activité de pensée. Combien de temps cela avait-il duré ? Quelques heures ou quelques jours ? Il n'en avait aucune idée : s'il repensait à ce déluge de pleurs, il le voyait comme étant là de toute éternité.

Plongé dans l'univers du roman de Coelho, confortablement installé dans la banquette de taffetas rose-safran aux reflets mordorés du vieux compartiment acajou, Pierre en était au deux tiers du livre. Suivant les deux personnages de cette mystique histoire d'amour dans le voyage les conduisant vers Lourdes et les mystères de Marie, il cherchait à imaginer la statue devant laquelle, en cet instant du livre, ils étaient tombés en arrêt : une Vierge à la lourde robe aux volutes de pierre. Une mère à l'enfant, émergeant d'un sombre basalte, qui semblait arrachée à la terre par la mystérieuse force du doigt dressé de l'enfant jaillissant de son sein. Dans cette image, Pierre voyait toute la souffrance du monde, ainsi suspendue au doigt de l'enfant. Il voyait la Vierge-mère en Marie-couche-toi-là, en Marie-à-tout-faire, en Marie incapable de lui lâcher les baskets, à lui, le fils du Père. Il la voyait harassée, furieuse et jalouse à crever, de le savoir, lui, l'enfant sorti de ses entrailles, vaquer si librement aux affaires de son père.

Les dernières paroles de Colombe résonnaient encore en lui :

« La face féminine de Dieu peut-elle être autre chose qu'un inextricable paquet de souffrance ? »

Il sentait, en son ventre, le poids de haine que, sur le quai de la gare, elle y avait mis. Il le ressentait comme une très légère crispation lui rappelant la seule chose dont, en fait, il pouvait se sentir fier : n'avoir peut-être pas totalement fui devant cette insupportable angoisse qui, faisant écho au torrent de ses yeux, lui avait brusquement cisailé les boyaux. Une angoisse d'autant plus effrayante qu'il n'avait pu discerner si la chose qui surgissait, aussi invisible que paralysante, était à lui ou à elle.

Il rejeta la tête en arrière. Une valse de mots défilait en son crâne :

« L'Enfer s'appelle-t-il Marie ? Marie la Rousse ? Marie la Noire ? Marie-toi à ton corps... ? »

Le dernier mot de la dernière phrase s'immobilisa au sein de ses pensées : il se demandait si ce n'était pas son corps qui l'avait fait sombrer dans un univers où la morve est synonyme d'impuissance. Lançant un regard par la fenêtre du compartiment, il s'aperçut que la nacre bleu sombre dont les paysages du hors-temps semblaient recouverts rayonnait d'une lumière qu'il n'avait pas encore remarquée. S'enfonçant dans la somptueuse banquette, il voyait, dans sa tête, se dissoudre un léger brouillard matinal. « En fait, c'est ça, se dit-il, j'ai laissé la morve et les larmes être les seuls maîtres de mon corps ! » Cela lui apparaissait maintenant clairement. Depuis cet effondrement, en effet, il n'avait pas été capable de la moindre érection. Tel Narcisse faisant des ronds dans l'eau, il n'était plus, dès lors, sorti de cet état où il avait sombré dans la contemplation de ses larmes. Il s'était laissé engloutir dans la débilité.

La voix qui surgissait en son crâne se différençia plus nettement du reste de ses pensées: « La Vierge aurait-elle mis au monde un morveux... ? Et le petit Jésus, portait-il des couches... ? » Zapant dans ses neurones, il y vit apparaître l'image agrandie du doigt de l'enfant Jésus prenant, peu à peu, la forme d'un pénis en érection. Il éclata de rire. « Eh oui, se disait-il, sans pouvoir s'arrêter de s'aérer les tripes, le « petit Jésus », l'une des tendres appellations de l'organe faisant que je ne suis pas une femme ! » Rire lui réchauffait le cœur. Ne pouvant toutefois se cacher que c'était comme un morveux, et non comme une femme, qu'il s'était effondré, il se demandait : « N'aurais-je pas dû hurler, crier, alerter, dénoncer ? User, au moins, des outils dont je vérifie quotidiennement l'efficacité avec mes patients, user du verbe, de la parole ? »

Ses idées sur la nature et la forme des démons étaient, certes, aussi imprécises que ses capacités à croire en l'existence de telles entités, mais il n'ignorait pas ce que sa propre discipline appelait un *fantôme*. C'était un sujet sur lequel il avait longuement travaillé. N'était-il donc pas invraisemblable que quelqu'un comme lui qui avait consacré de longues années à l'étude du fantôme, qui connaissait tout des travaux de Nicolas Abraham 2, et que ses collègues comptaient au nombre des spécialistes du fantôme, n'ait pu alors faire ce qu'il aurait fait avec tout autre personne qu'elle ? « Pourquoi n'ai-je pas un seul instant pensé à utiliser mes propres outils ? se demandait-il surpris. Pourquoi ai-je brusquement tout oublié de la psychanalyse ? »

Depuis ces sombres événements, c'était en fait la première fois qu'il arrivait à considérer de l'extérieur ce qu'il y avait vécu. Repensant à l'impuissance qui, dès lors, ne l'avait plus lâché, il se demandait s'il ne tenait pas là, la preuve qu'un fantôme s'était emparé de sa personne, lorsqu'il remarqua la très légère luminescence que

produisait son corps : la nacre lumineuse aux reflets bleu-sombre qui recouvrait les paysages extérieurs semblait aussi le recouvrir. Machinalement, il passa la main sur le haut de son buste. Effrayé, il s'immobilisa. Tâtant à nouveau son épaule, il avait la nette impression de ne plus sentir la partie la plus extérieure de lui-même. C'était comme s'il avait perdu toute extériorité : il ne sentait plus son corps. Pourtant, il se savait solidement installé dans son âme. Pourquoi ne percevait-il plus son corps ? Un léger frisson le traversa. Son âme se plaignait-elle de ce qui lui arrivait ? Il avait maintenant la sensation certaine qu'elle grelottait de froid. Anxieux et cherchant à percer le mystère de cet instant où il avait soudainement été dépossédé de ses souffles, il l'interrogea : « Quel est donc le fantôme qui m'a mis dans un tel état ? » « – Celui de la première séance ! » lui répondit la voix. « C'est donc ça ! se disait-il à lui-même. Il m'est arrivé avec elle, ce qui s'est produit la première fois que j'ai reçu en consultation un cas de hantise ! » Il ne pouvait guère oublier le choc quasi-corporel qu'avait été sa première rencontre d'un fantôme. Instantanément dépossédé de ses habituels processus de pensée, l'incroyable bêtise dont il avait alors fait preuve l'avait contraint à conseiller à celle qui le consultait de s'adresser à un collègue plus apte que lui à la débarrasser de ses troubles. Sentant se réveiller en lui un enfant effrayé, il continuait à se demander : « Mais avec Colombe, qu'ai-je fait en laissant mes larmes inonder mes neurones ? » Se comportant comme un bébé, il n'avait pu l'aider. Et maintenant, zapant dans ses pensées à la recherche d'un peu de lumière, il ne voyait plus que ses larmes bouchant le chemin du ciel à sa Marie à lui.

Ses yeux s'étant à nouveau transformés en ruisseaux, il referma le livre et le jeta sur la banquette. Écrasé par le poids de ses larmes, il cherchait le moyen de se reprendre en main. Il voulait à tout prix comprendre la raison de cette inexplicable impuissance qu'il ressentait maintenant comme une incompréhensible perte de corps. Plongeant la main dans son sac de cuir jaune, il hésita un moment. Il aurait pu faire appel à l'un ou l'autre des animaux de Pouvoir avec lesquels Ours de Cristal leur apprenait à travailler, mais y préférant ses vieux outils, il sortit du sac sa boîte à malices. Il avait une longue expérience de l'herbe que contenait cette boîte. L'herbe du Diable avait toujours été une fidèle alliée. Avec religiosité, il en prit délicatement une pincée pour en bourrer sa pipe.

Aspirant la première bouffée, il sentait les battements de son cœur légèrement s'accélérer. La rejetant, il percevait son crâne comme une coque vide, mais il percevait aussi que la conscience de ce vide permettait aux idées d'y tomber. À nouveau, il se sentait penser. Tout ce qu'il avait vécu ces derniers jours défilait devant ses yeux. Toutefois, il ne voyait pas cela comme dans un film : il voyait de la pensée. Il voyait comment ses propres pensées, évoluant d'un événement à l'autre, recréaient ce qu'il venait de vivre. Voyant ses pensées, il les vit arriver sur le quai de la gare où, avec Colombe, ils s'étaient séparés quelques heures auparavant. Tout autour d'eux n'était plus que pensée. Colombe n'était plus qu'un mot. Lui-même n'était plus qu'un mot. Un frémissement légèrement teinté d'effroi le parcourut. S'il tâtait son épaule, il n'en percevait que l'idée. « Aurais-je perdu mon corps sur le quai de cette gare ? » se demanda-t-il, inquiet.

« Le voilà qui comprend », chantonna une invisible souris qui se promenait, on ne sait où, dans ses neurones.

Tel un panneau lumineux, les paroles d'Ours de Cristal clignotaient devant ses yeux : « Corps mental... Corps mental... Corps mental... » Comprenant soudain, dans une éclaircie de lumière, pourquoi Ours de Cristal l'avait tout d'abord perçu comme un être qui, traumatisé, s'était réfugié dans son mental, il se dit : « Voilà donc ce que les Esprits cherchent à me faire entendre : rencontrant un démon et, ne sachant comment m'en protéger, je me suis réfugié dans son corps mental ». Brusquement, tout s'éclaircissait : il avait cru prendre le train en gare du Premier corps. En fait, il l'avait pris en gare du Quatrième corps. Ayant voulu comprendre ce qu'étaient les quatre corps, il y était monté dans l'état où l'avait mis ce démon. Il n'était donc pas étonnant qu'il ne puisse pas plus percevoir la matérialité de son épaule que celle de son sexe : il n'était pas dans son corps physique, mais dans son corps mental. Filant à toute allure dans la nuit noire du hors-temps, le train roulait en direction du Premier corps et, s'il y voyait juste, la prochaine gare serait celle du Troisième corps.

Plongeant à nouveau la main dans son sac de cuir jaune, il en sortit le hochet à chasser les mauvais esprits qu'il avait fabriqué sans comprendre à quoi pouvait servir l'objet. Il le contempla un instant. Il tenait la raison pour laquelle les Esprits des sept directions lui avaient conseillé de s'en munir. Le dressant et l'agitant au-dessus de sa tête, il écouta le bruit que produisait l'instrument. Fermant les yeux, il essayait de se fondre dans sa scansion sonore. Sous ses paupières, l'univers était sombre et gris, un gris uniforme, légèrement nuageux, aussi opaque que mouvant, un gris dont la mobilité lui évoquait la légère transparence des vapeurs de l'alcool. Il rouvrit les yeux.

Qu'avait-il perçu dans la grisaille de sa cécité cérébrale ? Était-ce, elle, Lilith, qui, invisible, dansait à l'intérieur de sa tête... ?

### **Sur le chemin des quatre corps**

« Le Premier corps est un corps où l'on ne peut être qu'un. C'est l'ordre de vie et de la mort, la limite de l'incarnation, la contrainte des formes matérielles... » Dialoguant avec lui-même, il ajouta : « C'est le principe de réalité, si cher au bon vieux papa Freud... » Cherchant à percevoir sa propre image dans les miroirs déformants

de l'espace et du temps, Pierre venait d'y découvrir avec stupeur qu'il était un homme du Quatre.

« ... Le Second corps est un corps où l'on peut être deux. C'est le corps de l'érotisme, de l'amour et du souffle : le corps du Serpent, celui faisant qu'Adam et Ève aient pu goûter au fruit de la mortalité et de la connaissance... » Dissolvant la tristesse qui obscurcissait son âme, la surprenante découverte du rôle de tranquillisant que semblait jouer chez lui son corps mental avait, spontanément, remis en activité ses circuits neuronaux. Tout à la joie des pensées qui, par vagues, tombaient dans sa boîte crânienne, tenant son hochet à portée de la main, il se sentait prêt à affronter tout démon prétendant lui interdire le libre accès à son glorieux cerveau d'*homo sapiens*.

« ... Le Troisième corps est un corps où l'on peut être trois. C'est la loge des affects, le corps de la reproduction, la possibilité d'être trois dans le même corps, l'espace où le fœtus se construit en participant à la sexualité de ses parents. Sa fenêtre est le cœur. C'est l'expression terrestre de l'amour, le dogme de la Sainte Trinité, la relation du père au fils médiatisée par la parole, le triangle du Verbe allant des testicules à la mère, de la mère à l'enfant et de l'enfant au père. C'est le jardin des sentiments... »

« Vas-y mon gars, tu chauffes ! Tu vas bientôt dissoudre l'obscurité, faisant qu'Édipe, chargé de honte et de désespoir, s'est crevé les yeux ! » Quelle était cette voix féminine, qui osait s'exprimer dans son propre crâne ? Une poule à la recherche d'un coq ? Une souris en mal d'amour qui, voulant le séduire, se permettait d'arpenter ses neurones sans même lui avoir été présentée ? Anxieux, il dressa l'oreille. Il se demandait si le Troisième corps pouvait être l'espace où, jalouse et aigrie d'avoir été chassée du somptueux jardin d'Éden, haineuse et désespérée, la femelle stérile, l'épouse première et répudiée du jeune Adam, la démoniaque Lilith, usait de tous les artifices pour retrouver place au royaume des humains ? À l'affût du moindre bruit suspect pouvant sortir de ses méninges, il tira sur sa pipe. Continuant à tomber en s'ensemencant dans sa boîte crânienne, les idées semblaient y germer comme autant de questions : le Troisième corps, était-il l'espace où ses propres yeux, n'en pouvant plus d'avoir à affronter les effrayantes images de la vie fantasmatique, avaient, comme ceux d'Édipe, choisi l'éternel repos de l'obscurité ?

Son hochet à portée de main, confiant dans son alliée de toujours, il tirait sur sa pipe en savourant l'herbe du Diable. Un moment encore, il chercha, à percer le silence : il n'entendait plus rien. Si la voix qui l'avait interpellé était celle d'une entité démoniaque, il n'était pas impossible, après tout, que la vue de son hochet l'ait engagée à prendre la fuite. Il tourna la tête en direction de l'instrument. Il pouvait, en toute tranquillité, continuer à se laisser bercer dans le flot des pensées qui, par bouquets, tombaient en sa tête : « ... Le Premier corps est le corps où l'on ne peut qu'être un... Le deuxième est celui où l'on peut être deux... Le troisième est le corps où l'on peut être trois... »

Être trois : il buta sur ces mots. N'étaient-ils pas justement trois dans le *tipi*, la maison des ancêtres chamans, lorsque, pour la première fois, il avait dû y prendre son tour de méditation ? En réalité, il lui était assez désagréable d'avoir à y repenser. Il s'y était trouvé plutôt schizo, indécis et paralysé, comme si ses talons étaient brusquement remontés de son estomac à sa glotte. Incapable de concevoir qu'il puisse lui être donné d'établir la moindre relation avec des âmes défuntées, fussent-elles celles de grands guérisseurs, il y était entré, exagérément anxieux. Plus téméraire que lui, Colombe s'y était inscrite en premier. Et, comme Hildegarde, une jeune Hollandaise, s'était inscrite à la même heure, elle lui avait demandé s'il ne voulait pas être de la partie. Y repensant, il sentit un flot de larmes qui gonflait à nouveau exagérément ses paupières. Le seul fait d'avoir évoqué Colombe l'avait, à nouveau, transformé en fontaine. Il pissait par les yeux des vagues d'amour. « Ces larmes jaillissaient du plus profond de lui, sans qu'il puisse en maîtriser le flot. Où donc prenaient-elles leur source ? », se demandait-il, bouleversé par le spectacle que lui présentait son propre crâne. En réponse, il eut la sensation que le liquide qui, par vague, débordait de ses yeux, cherchait à étouffer la bouillonnante activité qui, depuis peu, réchauffait ses neurones. S'y arrêtant, il voyait ses larmes comme de gigantesques vagues remuant l'écume des idées reçues.

Pierre ne voyait, en fait, rien d'autre que des idées, mais ne voyant que des idées, il distinguait clairement où elles voulaient en venir : ces larmes cherchaient à le ramener à la commune raison du triangle œdipien. « Non ! leur lança-t-il à haute voix. Le malaise où m'a mis cette méditation est sans aucun rapport avec les malheurs du camarade Édipe ! » Il respira un grand coup. S'était-il lancé dans le chamanisme pour s'entendre ré-annoncer les sacro-saintes tables de multiplications théoriques qui, sur un mode soporifique, avaient bercé sa longue formation ? Respirant un grand coup et concluant sur le ton où il aimait à le faire lorsqu'il donnait une conférence, il ajouta à voix haute : « Pour qu'il puisse en être ainsi, il aurait fallu, à *minima*, qu'Hildegarde soit un homme ! »

Entendant ce qu'il venait de dire, il éclata de rire. À qui, la connaissant, aurait-il pu déclarer cela sans en rire ? Arborant en effet une allure virile, Hildegarde avait tout d'une réelle amazone. C'était la première personne qu'il avait rencontrée en arrivant à Saint François d'Assise où avaient lieu les rencontres. Il faisait déjà sombre et, serrant sa main dans la pénombre, il ne s'était rendu compte de sa bévue que le lendemain matin. Il lui avait alors fallu dix bonnes minutes pour réaliser que le garçon avec lequel il avait si chaleureusement sympathisé s'appelait, à juste titre, Hildegarde. Dès lors, il n'avait fait que se cogner à elle. N'arrêtant pas de se

retrouver aux mêmes endroits, ils avaient fini par s'en amuser. Elle lui avait alors dit :

« – *I think I have to do something with you, but I don't know what it can be !*

– *Certainely*, lui avait-il répondu, sans même relever qu'il parlait en anglais, *I think, I will have to give a present to you !* »

« Pourquoi lui ai-je dit cela ? se demandait-il maintenant, et comment ai-je pu, avec elle, m'exprimer si aisément en anglais ? » Il n'en avait pas la moindre idée. Toujours est-il qu'il avait tenu sa promesse. Quelques instants plus tard, n'en pouvant plus de tourner en rond sans arriver à comprendre pourquoi il était là, il s'était dit qu'un peu d'ergothérapie lui ferait du bien. Voulant monter en collier les breloques d'orfèvrerie indonésienne qu'il avait achetées pour Colombe, il avait emporté avec lui son matériel de bijouterie. Il venait de s'atteler à l'ouvrage, lorsque, hésitant entre les améthystes et les aventurines avec lesquelles il pensait les assembler, il tomba en arrêt sur trois petits poissons de pierre dure qui lui apparurent brusquement être le cadeau promis à Hildegarde. Il les lui avait donnés, mais, ne sachant pourquoi il lui faisait ce cadeau, il le lui avait dit, en ajoutant que, si elle-même le découvrait, il aimerait bien le savoir.

Il n'avait pas eu longtemps à attendre. Quelques instants plus tard, se cognant à nouveau à elle, elle lui déclara qu'ayant interrogé les Esprits, les poissons lui avaient dit qu'elle allait pouvoir nager dans le travail chamanique comme un poisson dans l'eau. « Mais pourquoi lui ai-je donné trois poissons, se demandait notre ami, pourquoi trois ? » En cet instant, il ne pouvait en effet se douter qu'il se retrouverait avec elle dans le *tipi*, ni qu'ils y seraient trois. Découvrant que sa question en cachait une autre, il ajouta : « N'était-ce pas aussi des poissons que j'ai offerts à Fleur des Champs ? » Voulant la remercier, il lui avait en effet donné deux petits poissons de jaspé rouge. Et c'était également un poisson de jaspé qu'il avait, là aussi sans trop savoir pourquoi, offert à une petite fille, celle pour qui – était-ce un hasard – il avait cédé sa plume de cygne.

Au cours de cette première séance de méditation, il s'était senti excessivement raide et crispé. Ne sachant comment s'adresser aux ancêtres chamans et n'ayant, par stupidité ou peur du ridicule, pas osé en poser la question à Ours de Cristal, il n'avait rien pu faire d'autre que d'attendre que quelque chose veuille bien se passer. Mais n'étant même pas arrivé à faire le vide en lui, il en était ressorti dans un état d'échec, de déprime et d'abrutissement quasi somnambulique. Or ce n'en était pas moins au sortir de cette éprouvante épreuve qu'il s'était mis à distribuer des poissons. Cette histoire de poisson l'intriguait. Pourquoi s'était-il alors comporté comme s'il avait brusquement acquis l'art de fabriquer des amulettes ? Fermant les yeux, il rejeta la tête en arrière.

Un moment, il resta ainsi. Aucune lumière ne surgissait de son crâne. Ses pensées convergeaient toutes vers le *tipi*. Il s'y laissa conduire. Observant la façon dont elles reconstruisaient l'événement, il les voyait qui recréaient le *tipi*. Il y était assis en tailleur, résistant à la crampe qu'il sentait poindre dans son mollet, raide et angoissé, les yeux fixés sur la pierre centrale où, dans la sauge de purification, se débattaient trois grosses abeilles. Elles venaient de dégringoler par l'ouverture supérieure de la tente, mais comme il ne les avait pas vues tomber, il était en train de se demander ce qu'elles faisaient là, à patauger dans la sauge.

C'était en fait, il s'en rendait maintenant compte, le seul moment où il s'était un peu détendu. Se demandant d'où provenaient ces trois abeilles, il lui avait fallu un temps considérable pour comprendre qu'elles étaient tombées de l'arbre sous lequel était planté le *tipi* et qu'elles se débattaient dans la sauge, car elles étaient tombées pour mourir. D'avoir eu à résoudre cette énigme l'avait, un moment, soulagé de la sourde angoisse où le tenait l'impossibilité de savoir ce qu'il était venu chercher dans ce *tipi*. « Voilà qui prouve bien, en conclut-il, que la pensée et le corps mental sont, pour moi, les seuls vrais palliatifs à l'angoisse ! »

Les chamans racontent que lorsqu'un animal vient mourir à vos pieds, cela veut dire qu'il se donne à vous. Se remémorant le visage quelque peu embarrassé de Michael héritant sur ce mode de la dépouille d'une superbe martre, Pierre souriait, se demandant quel pouvait être le message adressé par ces trois abeilles tombées dans la sauge pour se purifier à la venue de la mort. Que voulaient lui signifier ces trois représentants d'une espèce femelle, à lui qui, encombré par la virile respectabilité de sa profession, n'avait pas osé s'avouer qu'il était entré dans ce *tipi* avec l'espoir, lui paraissant insensé, de pouvoir appréhender la structure de l'Au-delà ? Voulaient-elles lui signaler que l'athéisme de ses ancêtres lui interdisait depuis toujours d'oser formuler la seule question justifiant sa présence en ce lieu de prière ? Ou pire, ces trois abeilles étaient-elles là pour lui indiquer que le démon d'Auschwitz, la misérable, la sinistre, la démoniaque dame de fer, le démon des camps de la mort dont le spectre avait si lourdement obscurci son enfance, continuait à entraver son désir, pourtant si présent en cet âge tendre, de se donner une idée un tant soit peu personnelle de ce à quoi pouvait bien ressembler l'Au-delà ? Pierre en était ainsi à retourner ses méninges, lorsque la voix le fit sursauter :

« À l'attention de Mesdames et Messieurs les voyageurs en provenance du Quatre et à destination des corps inférieurs ! Le T.G.V. du hors-temps entrera bientôt en gare de Corps sur Mère ! Prochain arrêt : Corps sur Mère, la grande ! Personne ne descend ! »

La voix du haut-parleur était étonnamment semblable à celle qui, quelques instants auparavant, s'était exprimée à son insu dans ses neurones. Devait-il s'en inquiéter ? Il décida que non. N'ayant pas encore franchi Corps sur Mère, ils n'étaient pas prêts d'arriver en gare du Trois. Or, s'ils étaient encore dans l'univers du

Quatre, il n'avait aucune raison d'être inquiet. Ne venait-il pas de découvrir que, dans les sombres recoins de ses circonvolutions cérébrales, le quatrième de ses corps avait toujours été, pour lui, le plus douillet des nids ?

Se renfonçant dans son siège, il revint à sa pipe et à la bouillonnante activité de ses neurones. Il avait émis le souhait de comprendre ce qu'étaient les quatre corps. Tout aux informations qui, en chute libre, inondaient ses pensées, il ne voulait rien perdre du fabuleux spectacle que représentait, à ses yeux ébahis, un cerveau humain en pleine ébullition : « ... Le quatrième corps est le corps du carbone. C'est le corps du Quatre : la porte d'entrée de l'univers matériel... » Fermant les yeux pour mieux contempler le stupéfiant cortège des pensées qui traversaient son crâne, il était tout oreille. « ... On le dit mental, à défaut d'autres termes. C'est le corps responsable de la solidité des formes immatérielles, le corps du sens, de l'entendement, de la direction, de la sagesse. C'est la boussole du temps... »

Un théâtre de mots et d'idées fusant de sa tête illuminait son crâne : « ... La faculté de jugement, l'ordre et la raison sont les emblèmes du Quatre. L'ordre du Trois est celui qui produit le symbole, la représentation, l'image et le mot, le Quatre est l'ordre qui les assemble. C'est la trame où s'organise le grand puzzle des sensations, des images et des mots. C'est le corps responsable de la structure des corps sociaux... »

Il n'en croyait pas sa tête. Il était ébloui : « ... Le corps du Deux est le corps de l'amour, le Trois, celui de la reproduction. C'est celui où l'on peut être trois dans le même espace mental. Le corps du Quatre est celui où l'on peut être quatre. C'est le corps des structures, la peau des groupes et des ethnies, le poumon des villes et des nations. C'est le corps où, à quatre, l'on forme ensemble la première brique d'une société... Sa pathologie première est la guerre... »

### **L'invisible souris de Corps sur Mère**

Sur le mot « guerre », le train entrant en gare de Corps sur Mère, le flot d'idées rebondissant de sa boîte crânienne s'interrompit brusquement. Tel un film en arrêt sur image, ses pensées ne décollaient plus de ce mot. Cela l'énervait. Essayant de redonner mouvement à ses idées, il ne pouvait associer le mot « guerre » qu'au mot « colère ». Dans sa tête, les idées étaient, comme le train, à l'arrêt. Pour quelle obscure raison les Esprits avaient-ils interrompu le flux des énergies dont ils venaient si généreusement d'abreuver ses neurones ? Que cherchaient-ils, ainsi, à lui faire entendre ? Voulaient-ils que ses structures mentales s'engagent dans la reconstruction des années d'atrocités, de barbarie, de feu et de misère, dans lesquelles sa douce maman lui avait donné le jour ? « Dans ce cas, se disait Pierre, ils risquent de devoir y parvenir sans moi ! » Il n'avait aucune envie d'aller faire du camping astral dans les camps de la mort ! « Plus jamais je ne consacrerai, même un seul évoqué, à la saleté et à l'horreur des temps apocalyptiques qui m'ont vu naître ! »

Tel était, en fait, le contrat qu'ils avaient, aussi consciemment qu'inconsciemment, souscrit avec Colombe. Juive, elle était née les yeux ouverts sur les camps d'extermination qui avaient transformé en fumée les deux tiers de sa famille. Terrorisé par la sanguinaire barbarie des tenants de son sexe, Pierre avait, quant à lui, passé le plus tendre de son enfance à essayer, en vain, de soulager l'homme qui l'avait adopté de l'indélébile terreur où s'était à tout jamais enfermé ce rescapé des camps de la mort. S'ils en étaient, tous les deux, ressortis thérapeutes, ce n'était pas pour soigner le fascisme, mais pour savoir le considérer avec l'œil averti de ceux qui savent que la logique des forces meurtrières ne les conduit, en fin de compte, qu'à leur propre destruction. Mais, en réalité, si Pierre ne pouvait associer le mot « guerre » à autre chose qu'à la colère, c'était par crainte de devoir l'associer à Colombe, à sa souffrance et à l'impuissance dont il avait fait preuve avec elle.

Le visage de celle qu'il aimait occupait à nouveau le plein espace de ses yeux. Il la revoyait lui demandant : « La face féminine de Dieu peut-elle être autre chose qu'un inextricable paquet de souffrance ? » Ses traits irradiaient des ombres de souffrance qui, avançant, venaient effleurer sa protubérance nasale. En vain, il tenta de réprimer le picotement de ses narines. Impuissant, il sentait s'agrandir l'ouverture des vannes déversant le flot de liquide salé qui, tourbillonnant en son crâne, engloutissait ses pensées. Au seul évoqué de celle qu'il aimait, il s'était à nouveau transformé en fontaine. Toute la misère du monde s'écoulait par ses yeux. Il se voyait, tel un bébé se vidant de ses souffles, un morveux trépanant d'impuissance, un enfant qui, voulant soulager les dures souffrances de sa sombre maman, n'arrivait qu'à les alourdir de l'inférieur poids de ses lamentations. N'ayant pu se comporter comme un homme avec sa femme, il se demanda alors avec effroi : « Réfugié dans mon corps mental, ai-je encore quelque chose d'un homme ? »

« – Eh oui ! Si tu n'étais qu'un corps mental, tu ne serais rien d'autre qu'un fragile assemblage de consonnes ! », ponctua l'invisible souris qui, jardinant dans ses neurones, s'était redressée sur le sommet de son crâne, apparemment assez fière de lui ».

Le petit animal ne s'étant adressé qu'à lui-même, Pierre ne différençia pas cette voix des sombres questions qui agitaient son âme. Enfermé dans l'univers clos de ses pensées, il se lamentait : « Suis-je autre chose qu'un signifiant, qu'une suite de bruits ne pouvant se refléter que dans la complaisante dérive d'une pure immatériabilité ? Suis-je autre chose que la vide carcasse d'un nom, d'un mot voguant à vau-l'eau et perdu dans ce train à la recherche de lui-même ? »

La souris se demandait quand allait bien pouvoir s'arrêter ce déluge de lamentations : « Je ne suis qu'un

pantin, un être imaginaire, gémissait Pierre, un personnage inventé, un individu sans autre forme que celle de son nom, un Pierrot lunaire, un poète castré de sa plume et dégoulinant de larmes, un objet incapable de fonctionner sans sa muse, un impuissant, un morveux alourdissant du flot de ses sanglots les jupes déjà si lourdes de sa Marie à lui ! » Et redoublant de larmes, il invectivait le ciel : « Y a-t-il honte plus noire que de confondre le sperme et la morve ! Y a-t-il enfer plus terrible que celui de l'homme découvrant qu'il n'a jamais quitté ses couches ! » La voix chercha à l'aider.

« ... La couche n'est pas l'Enfer, c'est le lieu qui le révèle ! C'est celui où il se fonde, et c'est celui où tu le retrouves !

Noyé dans ses larmes, Pierre n'entendait rien. La honte, il le savait pourtant fort bien, ne pouvait se soigner que par la parole. « Vais-je devoir me remettre en quête d'un énième analyste ? », se demanda-t-il, soudainement saisi d'une inquiétude qui le clouât sur place.

« Dramatise pas, petit... », murmura l'animal d'une voix douce.

Sourd, il continuait à inonder son pantalon de chaudes larmes. Tout au fond de lui-même, au plus lointain de sa poitrine, au plus profond de ses cellules, l'enfant Jésus était en larmes. Il ne le voyait pas : il le percevait, il le sentait. Et le sentant, il l'entendait crier : « Marie ! Marie ! Marie la Vierge ! Ne laisse pas l'enfant confondre le sperme et les larmes ! »

« Si ça continue, il va tomber dans le canal de cristal ! » chuchota le petit animal d'une voix presque inaudible.

Les bras ballants, rompu, Pierre avait définitivement renoncé à venir à bout des deux ruisseaux qui, tels ceux d'une Vierge en plâtre grossièrement trafiqué par un faussaire en bondieuseries, déversaient inlassablement le produit liquéfié de ses désespoirs infantiles. « Voilà donc ce qu'est Corps sur Mère ! se disait-il. Un lieu où je perds mon âme, en la voyant, impuissant et désarmé, se liquéfier dans mes propres yeux ! »

Furieux, il se leva. Mais il ne savait où aller. Il n'était même pas question de jeter, à l'extérieur, ne serait-ce qu'un seul regard. Plus jamais, il ne voulait voir cette prison de larmes que se révélait être Corps sur Mère.

« Et ça recommence ! constata l'invisible souris. Monsieur entonne la grande complainte de ses identifications au vieil Œdipe ! »

Embarrassée, l'animal ne savait que faire. Pierre était là, debout, abattu et indécis, planté entre les deux somptueuses banquettes du vieux compartiment. Une très légère brise lui caressa les mollets. Il la percevait comme un imperceptible souffle qui s'engouffrait à la racine de ses talons, un vent ascendant, une impression de transparence, un vide qui, se forant sous ses pieds, remontait peu à peu jusqu'à son crâne pour s'engouffrer dans sa fontanelle. À la recherche de son mouchoir, il plongea la main dans son sac. Le trouvant, il sentit un objet dur. Se rappelant que, par peur de la voir se casser, il y avait enveloppé la petite tabatière qui avait séjourné dans le *tipi* aux côtés de sa poupée, il l'en sortit, et ajustant le mouchoir à ses narines, il entreprit une bruyante et indispensable toilette nasale.

Respirant à nouveau librement, il sentait, en son corps, comme un canal de cristal. Non pas quelque chose qui le traversait de part en part, mais quelque chose qui semblait être dans la structure même de sa peau, une sorte de transparence permettant de directement passer de la peau à la pensée. Une fois, déjà, il avait rencontré une sensation semblable. C'était le jour anniversaire de la libération d'Auschwitz. Afin de commémorer l'événement en permettant aux âmes qui y seraient restées prisonnières de pouvoir s'envoler vers des cieux plus cléments, Ours de Cristal leur avait fait mentalement construire un gigantesque canal de cristal. Auschwitz n'ayant, sous l'angle de ce prisme, plus rien de terrorisant, en permettant à ses yeux de faire s'envoler dans le canal des myriades de petits papillons bleus, il avait éprouvé un vif et très étrange plaisir. Mais maintenant, planté entre les deux banquettes, il ne pensait ni à Auschwitz ni aux papillons bleus. Il pensait à celle qu'il aimait. Ayant séché ses larmes et réglé sa respiration sur cette douce et surprenante transparence qui semblait le porter, les yeux ouverts, il pensait à Colombe.

Dans la main gauche, Pierre serrait la tabatière de son grand-père. Il en percevait la fraîche et lisse caresse qui s'imprimait dans le creux de sa main. L'objet semblait, tout comme lui, porté par ce canal de transparence. Machinalement, il le ramena vers le centre de sa poitrine. Priait-il ? Il n'en avait, en tout cas, nullement l'intention. Pensait-il à Gustave son grand-père, à Antoine son père, ou au Chinois ayant fabriqué l'objet ? Non, il n'avait absolument rien d'autre en tête que l'impossible et douloureuse question de son amour pour celle qu'il n'était pas arrivé à aimer.

Toujours est-il qu'il en tomba assis. Une douche d'énergie, une pluie de lumière, une cascade de foudre et de douceur l'avait, tombant d'en haut, traversé de part en part. Affalé dans la grande banquette, le cœur battant d'émotion, il reprenait son souffle.

« – Illuminé ? » demanda la souris. « – Non, plutôt sonné ! » répondit-il, sans se rendre compte qu'il parlait à quelqu'un. En fait, il était ivre et abasourdi de surprise. Non seulement il n'avait jamais éprouvé une telle sensation corporelle, ni vu une si vive et si intense lumière, mais surtout, rebondissant dans le rose safran pétillant d'étincelles du duvet de la banquette, lui, un Lunaire, lui, le fils d'Antoine, le petit-fils de Gustave et l'arrière-petit-fils d'Hercule – qui, tous trois, seraient morts de honte sur le champ si le moindre de leurs voisins

les avait soupçonnés de prêcher une autre religion que l'athéisme le plus scientifique –, lui, Pierre Lunaire, s'était entendu dire en tombant : « Bon Dieu ! Vlà le Christ ! »

Le bout de ses orteils en frémissait encore. Reprenant ses esprits, il se demandait : « Cette douche de lumière était-elle vraiment d'origine christique, émanait-elle de la présence du Prophète ? Moi, Pierre Lunaire, aurais-je eu la grâce de rencontrer Jésus dans un T.G.V. de province ? »

– Eh oui ! lui répondit, dans un gloussement métallique légèrement rouillé, la blanche et invisible souris, en accompagnant ses paroles du sourire, satisfait et secrètement vigilant, d'une solide maman s'adressant à sa progéniture. Je suis en toi depuis toujours !

– Le Christ ? En moi ? Depuis toujours ?

Minaudant, elle ajouta :

– Hé, oui ! J'y suis... ! Ne serait-ce que lorsque la colère te saisit et que j'apparais dans tes jurons !

– Dans mes jurons ?

Pierre était en train de découvrir qu'il parlait à quelqu'un. Se rendant brutalement compte que ce quelqu'un était en fait une souris qui, de surcroît, était visiblement invisible, et que de cela ne l'empêchait nullement de philosopher avec elle sur la nature du Christ, il eut peur de se sentir dépassé par l'expérience. Sans savoir s'il s'en posait la question à lui-même ou, au contraire, s'il l'affirmait pour se rassurer, d'une voix se voulant calme, il tenta de dire :

– Mais, il n'existe, en tout état de cause, aucun rapport entre le Christ et une souris !

Redoutait-il, alors, de sombrer dans de naïves et surnoises croyances risquant de le faire inconsidérément adhérer aux illusions dont se nourrissent tous les charlatans de la bonne conscience ? À voix haute, il poursuivit :

– En réalité, ce n'était, en fait, qu'une banale énergie !

– Ouais, ouais ! glapit la souris. Mais tu l'a sentie !

Comment aurait-il pu ne pas sentir cette douche de lumière tombant d'en haut ? Il hésita. Il aurait pu argumenter que le propre de l'énergie était, justement, de pouvoir se sentir. Mais ce petit animal vaniteux l'agaçait. Se demandant, à l'impromptu, ce que seraient amenés à penser ses collègues s'ils apprenaient qu'il entretenait avec une souris d'obscurs propos sur les choses sacrées, il préférait répondre par le mépris. Ne voulant plus accorder la moindre attention à cette prétentieuse petite femelle, il s'absorba dans la contemplation de l'objet qu'il tenait entre ses mains. Ému, il le regardait.

C'était une tabatière à opium, un petit vase rose-coral, légèrement ondulé par les rondes écailles du poisson qu'il représentait. Avait-elle appartenu à un vieux Chinois attendant la mort en fumant de l'opium pour la rendre plus douce ? L'objet était sans autre valeur que celles, certes nombreuses, mais si personnelles, faisant qu'il y était attaché : une chinoiserie dont, en vérité, il était le seul au monde à pouvoir apprécier la valeur.

– Mais mon petit ! Ce genre de chinoiseries, il faut, certaines fois savoir s'en méfier ! reprit la souris, qui n'était apparemment pas décidée à lâcher le morceau.

Avait-elle radicalement tort de l'engager sur cette voie ? Probablement pas. Très récemment, il avait rêvé de son grand-père se présentant à lui avec un visage de Chinois. Or, chose inhabituelle, chez quelqu'un qui ne se serait jamais permis d'analyser les rêves de ses patients s'il n'avait toujours su analyser les siens, il n'était pas, cette fois-là, parvenu à trouver le moindre sens à cette tête de Chinois. Il se demanda : « Ce visage de Chinois pouvait-il être celui de l'homme qui, quittant ce monde dans les vapeurs de l'opium, était mort en serrant l'objet dans sa main ? » Cette tabatière lui semblait de plus en plus mystérieuse. Elle était passée par toutes les mains des hommes de sa famille. Gustave et Antoine, morts, il était le dernier des Lunaire à pouvoir tenir en main ce joli petit poisson.

Un bien curieux poisson, en fait ! Un poisson qui avait patiemment supporté les questions que le petit Pierrot qu'avait été notre homme posait à son grand-père. L'objet était fait de deux poissons accolés l'un à l'autre. L'on pouvait, ainsi, le regarder sous ses deux faces, il présentait toujours le même petit poisson aux yeux verts de jade. Tel était, pour le petit Pierrot, le poisson « qui ne perdait jamais ses yeux ».

Pierre savait peu de choses sur l'homme qu'avait été son grand-père. À sa mort, il n'avait que cinq ans. Ce grand-père avait, néanmoins, été le personnage le plus important de ses premières années. Cet homme était le seul avec lequel, enfant, il ait pu parler de la mort. Retrouvée par hasard, une lettre de sa grand-mère le lui avait confirmé. Depuis, Pierre considérait comme un bien sacré d'avoir pu, à un âge si tendre, pouvoir parler de la mort avec un être sage, plein de tendresse et n'ayant, lui, pas peur de cette mystérieuse chose qui faisait trembler tous les autres.

Absorbé dans la contemplation du petit vase, il se retrouva dans la chambre de son grand-père, se hissant sur la pointe de ses pieds, du haut de ses quatre ans, devant la vieille vitrine aux mystérieux objets qui y trônaient. Il voulait vérifier que le poisson n'avait toujours pas perdu ses yeux. Mais s'élevant plus haut qu'il n'aurait pu le faire à cet âge, il voyait l'objet du dessus, tel qu'en ses mains, maintenant, il pouvait le voir. Et c'est alors que, stupéfait, il découvrait que, vu d'en haut, le poisson avait quatre yeux. Voilà donc ce qu'était l'objet qu'il avait, sans y prêter garde, installé dans le *tipi* à côté de sa poupée : un poisson à quatre yeux !

## Le Jardin d'idées

7 rue Dedouvre 94250 Gentilly - Site : <http://www.jardindidees.org>

E-Mail : [secretaire@jardindidees.org](mailto:secretaire@jardindidees.org)

L'éclat de ses neurones lui sembla brusquement plus puissant. Son crâne s'illuminait comme pour un jour de fête. Tout en lui faisait sens. « Voilà pourquoi je me suis mis à distribuer des poissons ! se disait-il, stupéfait. Je suis un homme du Quatre, un être qui, à la moindre angoisse, se retranchait dans le quatrième de ses corps. Or l'objet que nul autre que moi a choisi pour me représenter dans le *tipi* était justement un poisson à quatre yeux. Regardant soudainement la tabatière avec respect, il se demandait : « Aurais-je fabriqué mon premier objet de magie ? »

– Je t'avais prévenu ! lui lança la souris qui, en soupirant, ajouta d'une voix de professionnelle inquiète de l'heure tardive et du peu de clients : Tous les mêmes..., on leur fait un bisou et ils sombrent dans la psychose...

Elle l'avait touché au vif.

– Oui, je sais ! Il ne s'agit pas d'inventer la magie ! lui rétorqua-t-il, vexé. En ce moment, il s'agit surtout, pour moi, de comprendre à quoi tout cela peut bien servir !

S'entendant répondre à l'agaçante femelle, il s'aperçut avec surprise qu'il ne s'était, en fait, jamais demandé à quoi pouvait bien servir la magie. Cette absence de questionnement semblait à ce point radicale que le mot ne lui évoquait, en cet instant, rien d'autre que l'insipide potage Maggie agrémenté de vermicelles qu'une fois de plus sa grand-mère lui avait préparé et dont, avec dégoût, il visualisait l'assiette fumante.

– Le voilà dans les marques de potages constata l'animal, d'un ton hésitant entre l'attendrissement et le dégoût.

Qu'avait donc cette satanée femelle à le tarabuster ainsi ? Prenait-elle ses neurones pour des cordes de harpe ? N'ayant plus d'autre image de lui que celle d'un être pataugeant dans le potage de sa petite enfance, il n'arrivait, même plus à savoir si magie s'écrivait avec un « g » ou avec deux « g ». Sur son crâne, trafiquant on ne sait quoi dans ses méninges, l'animal s'agitait en clamant qu'elle était là pour l'aider. Pierre, lui, en doutait. Mais doutant aussi de ce dont il doutait, il ne voyait vraiment pas comment se sortir de son potage. Hésitant, il finit par s'y risquer :

– Dis grand-mère, on écrit magie avec un « g » ou avec deux « g » ?

– Tu fais ce que tu veux mon petit ! T'es un homme libre ! lui rétorqua sèchement la souris.

Elle avait enfilé un manteau et attrapé son sac. « L'aurais-je vexée ? », se demanda-t-il, anxieux. Elle était sur le point de disparaître.

– Ton nom ? lui cria-t-il.

– Enfin ! Monsieur se décide !

Se retournant et présentant un large sourire, le petit animal se cala sur ses pattes arrières et, ouvrant une ronde bouche, entonna d'une voix grave :

– On m'appelle tantôt Jésus, tantôt Judas ! Tantôt Marie la Pucelle, tantôt Marie-Madeleine !

– Tu plaisantes ?

– Aucunement ! Je suis le lieu du souterrain, je suis le Christ et l'Antéchrist, le trou noir de la sorcière, le cri sans voix de la femelle, le cri muet de l'hystérie ! Je suis le secret et la honte où s'emprisonne l'insatiable et légitime envie de la petite fille d'assassiner sa méchante grand-mère !

« Le Christ, l'Antéchrist, la méchante grand-mère » : Pierre en louchait.

L'animal continua de plus belle :

– Je suis le cri ravalé par l'enfant qu'a été ta charmante et jolie garce de maman, le cri mort et enterré qui, n'ayant pu être poussé à temps, l'a privé à tout jamais du droit de ne se consacrer qu'à la générosité des bourses du grand-papa de notre monde à tous ! Puis, reprenant son souffle et retrouvant sa voix de courtisane alanguie, dans un soupir, elle en conclut : Eh oui ! Le monde est ainsi fait !

Sa maman ? Une jolie garce ? De toute la force de sa cécité astrale, Pierre tentait, en vain, de repousser les horribles images que ces monstrueuses paroles faisaient naître en résonant sur ces tympanes.

Scrutant l'intérieur de sa tête, la souris se demandait si elle n'avait pas été un peu trop directe. D'une voix douce et sucrée, elle ajouta :

– Mais pour toi, mon petit, je ne suis ni la perfide grand-mère, ni le très brûlant et très affectueux grand méchant loup, je suis Alice ou Suzy.

– Alice ou Suzy ?

– Cela dépend de la question que tu te poses et surtout de l'âge auquel tu te la poses !

Il n'y comprenait plus rien. Quel était cette nouvelle poudre d'illusion avec laquelle l'animal semblait vouloir lui replâtrer l'entendement ? Alice, cela lui évoquait le Pays des Merveilles. Mais Suzy, il ne voyait pas.

Agitant les cils d'un air entendu et narquois, elle lui souffla tout doucement à l'oreille :

– Le pays de démons...

Et brusquement, il ne vit plus qu'elle : la rousse Suzy ! La si jolie et si séduisante Suzy ! L'irrésistible et pulpeuse Suzy...

– Oui ! La plus belle des garces ! s'entendait-il gémir du fin fond de son coffre-fort intérieur.

Arborant un sourire pincé qui laissait entrevoir l'intérieur de ses narines, d'une voix mielleuse l'animal

poursuivit :

– Une jolie petite garce... qui ressemblait à qui ?

Pierre n'avait plus d'autre envie que celle de s'enfermer à double tour dans ses boyaux.

– Je sais ! coupa-t-il court, à ma mère !

Il ne pouvait tout de même pas argumenter que les déboires du camarade Œdipe étaient affaire de biologie.

Compatissant, l'animal baissa les paupières en chantonnant :

– Et c'est ainsi que l'enfant découvre ce qu'il ne voulait savoir

S'il s'agissait en effet de voir un bon père de famille plonger, comme un enfant de chœur et à la verticale dans les filets d'une petite pute, ah ça, avec Suzy, il l'avait vu ! Avec cette petite garce, il avait, à coup sûr, épuisé les trente-six mille façons de confondre le sourire des sirènes et les éclairs au chocolat ! Que voulait donc insinuer le petit animal ?

– Avec Suzy, avec mon unique maîtresse, hurla-t-il, en sa direction, ai-je connu autre chose que l'enfer ?

– L'enfer, mon petit, n'est après tout qu'un concept !

C'en était trop. Il avait, certes, une fois et par inadvertance, ouvert la porte au démon qui sonne à midi. Il lui avait, bien sûr, un peu trop longuement serré la pogne, mais tout cela était fini, bien fini ! Si cette satanée souris prétendait vouloir alléger son chagrin en l'engageant à rêver aux hypothétiques cuisses d'une prochaine maîtresse, ah ça, non ! Il avait déjà donné !

– Arrête donc de chialer ! lui jeta l'animal.

Interloqué, il ne savait plus que dire.

– Arrête de chialer et... invente !

– Invente quoi ?

– Invente quelque chose ! Au lieu de te morfondre, dis-toi... Elle hésita. Dis-toi par exemple que t'as rencontré la Vierge Noire ou la Shatki, la Vierge à papa ou la copine à Shiva... Au choix !

– La Vierge à papa ou la copine à Shiva ?

– C'est comme Alice ou Suzy. Cela dépend de l'espace-temps où tu décides d'actualiser tes affects !

Hébété, il ne prêtait, en vérité, qu'une attention distraite à l'animal. Il n'avait même pas remarqué les dessous affriolants avec lesquels elle essayait de l'amuser. Il était donc fatal que ce peu d'intérêt finisse, à un moment ou l'autre, par la lasser. Elle reboutonna son manteau :

– Et puis Salut ! T'es pas très rigolo ! Tu ferais mieux de te servir un verre ou de fumer une Gitane !

Disparaissant, elle grommela encore : Les Gitanes, mon gars, sont d'assez jolies filles !

Pierre ouvrit les yeux. En fait, il aurait bien aimé qu'elle reste. Maintenant qu'elle était partie et en y repensant, il lui trouvait même un certain charme. Mais l'animal avait, lui, bel et bien disparu.

### **La plume n'avait pas dit son dernier mot**

Plantée dans la petite tabatière à opium, dressant la blancheur immaculée de sa hampe au-dessus des livres et des papiers qui, peu à peu, s'étaient accumulés sur les tablettes d'acajou du compartiment, la plume brillait d'une intensité particulière. Pierre venait de s'installer pour écrire. Son regard avait été happé par l'éclatante luminosité de cette plume. À la tristesse et à l'accablement qui l'avaient vu monter dans ce train succédait maintenant une sérénité calme et joyeuse qu'il ressentait comme un rayonnement doux et continu de ses neurones. Il ne percevait plus la partie supérieure de sa tête, comme si son crâne s'était brusquement ouvert sur le ciel et qu'ainsi délestées de leur toit, telle une luxuriante forêt vierge, ses cellules cérébrales se prélassaient sous le soleil. Pouvant à nouveau penser à Colombe sans encourir le risque de provoquer un ouragan d'infantilité liquéfiant, il avait eu envie de lui écrire. L'éclat chatoyant de la plume l'avait arrêté. Ce rutillement semblait refléter le doux rayonnement de la calme démocratie qui, depuis peu, régnait à nouveau sur le petit peuple de ses cellules, et la luminosité qui s'en dégageait lui évoquait celle des cristaux de neige de la lointaine contrée où vivait l'animal auquel elle avait appartenu.

« Une plume de grue blanche provenant de Finlande. L'autre est une plume de hibou » : réentendant les paroles avec lesquelles Ours de Cristal lui avait offert deux plumes, il revoyait la scène.

C'était la veille ou l'avant-veille, au cours d'une de leur deux réunions journalières. Il y était arrivé raide et anxieux, ne sachant comment maîtriser l'envahissante angoisse qui tendait à l'emmurer en lui-même. Assis en rond parmi les autres, il essayait en vain de repousser les insupportables crispations qui, peu à peu, lui cimentaient les boyaux. Le bâton de parole passait de main en main. Crispé et serrant les dents pour ne pas se laisser engloutir dans cette angoisse qui, sournoisement, bétonnait son être, il la voyait redoubler à chaque fois que, changeant de main, le bâton se rapprochait de lui. Était-il le seul à si mal digérer cette curieuse rencontre avec des Lakotas défunts ? Tous les propos tenus le lui laissaient entendre. Redoutant d'exploser, de ne pouvoir que hurler ou éclater en sanglots, il n'avait qu'une seule envie : se voir disparaître à quelques mètres sous terre, lorsque le bâton de parole arriva dans les mains de Théophile Lunaitte.

Théophile était au nombre de ceux avec qui Pierre aimait, entre deux exercices chamaniques, se ré-

## Le Jardin d'idées

7 rue Dedouvre 94250 Gentilly - Site : <http://www.jardindidees.org>

E-Mail : [secretaire@jardindidees.org](mailto:secretaire@jardindidees.org)

enraciner dans les valeurs terrestres par la vivacité du rire. Le groupe des Français s'était formé autour d'une bande de vieux copains qui, ayant appris l'acupuncture ensemble, se fréquentaient de longue date. Théophile était l'un des derniers à les avoir rejoint dans les activités de recherche qu'ils poursuivaient depuis lors. Pierre et Colombe connaissaient depuis longtemps sa compagne, Ydile Taurtue. Elle faisait partie de ceux qui avaient investi la pensée taoïste comme un précieux outil d'évolution. Théophile, ne les ayant rejoint qu'au moment où ils avaient créé un groupe régulier autour d'Ours de Cristal, la sympathie que Pierre éprouvait pour lui était récente. Théophile possédait toutes les qualités d'un excellent rêveur. La netteté des visions, la précision et l'aspect chaque fois surprenant des images que le moindre exercice appelait en lui avaient fortement impressionné Pierre. Vivant sa cécité astrale comme une tare congénitale, il s'en était soulagé, en s'abreuvant aux récits des somptueuses visions que ramenait, à coup sûr, Théophile, dès qu'il fermait les yeux. La vieille amitié d'Ydile et de Colombe et plaisir qu'ils éprouvaient tous deux à se détendre dans la solidité terrestre du rire les avaient souvent tous quatre réunis. Ensemble, ils s'étaient inscrits pour une méditation nocturne dans le *tipi*.

Bien qu'il n'y ait rien vécu de très transcendantal, ce deuxième tête-à-tête avec les défunts esprits des guérisseurs lakotas avait été pour Pierre beaucoup moins éprouvant que le précédent. Entre les deux, il avait échangé quelques mots avec Fleur des Champs sur ses difficultés. Appliquant à la lettre les directives qu'elle lui avait donné et s'appuyant sur l'amicale présence d'Ydile et Théophile, il n'avait, à sa plus grande surprise, pas vu le temps passer.

Or maintenant, happé par l'éclatant miroitement hivernal de cette plume, sentant couler dans ses muscles la luxuriante sérénité du tranquille rayonnement de ses neurones, il voyait ses pensées reconstruire le moment où Théophile, se saisissant du bâton de parole, avait raconté la vision des ancêtres chamans qu'il avait eue, au cours de cette méditation commune.

Il ne voyait pas Théophile. Il réentendait ses paroles et, ce faisant, il voyait, comme extérieur à lui-même, le mouvement de sa pensée qui transformait en images les mots de Théophile. Et, voyant cela, il voyait les ancêtres chamans comme une bande de joyeux lurons attablés à leur amour commun des blagues et du rire. Il les voyait comme les huit Immortels du Ciel chinois, parcourant l'univers en chevauchant le rire, ne prêchant que la farce et la rigolade, et allégeant l'homme de leur hilarité, en lui offrant, par leurs incroyables et incessantes blagues, le plus sûr moyen de relativiser ses souffrances.

Voyant cela de l'extérieur de lui-même, Pierre se voyait double. Il voyait celui qui, absorbant les mots de Théophile, rayonnait des bouffées d'arc-en-ciel, mais il se voyait aussi sombre et opaque, emmuré en lui-même, prisonnier de sa cécité et jaloux de son ami. Il y avait un Pierre qui, se construisant à partir des mots de Théophile, scintillait de couleurs, et un autre qui, recroquevillé sur son passé, fixé à son angoisse et à sa propre obscurité, se ratatinait, peu à peu, comme une pomme pourrie. Ces deux Pierre ne pouvaient pas communiquer ensemble. S'interrogeant sur ce qui les en empêchait, il s'aperçut que le rayonnement de ses neurones semblait réglé sur l'éclat de la plume. L'éclairage, sous lequel apparaissait maintenant la mouvance de ses pensées, lui laissait voir qu'aucun de ces deux Pierre n'était lui-même entier. Ne pouvant communiquer ensemble que par l'intermédiaire d'un émissaire, ils ne pouvaient y arriver qu'en se dédoublant eux-mêmes. Voyant cela, Pierre se voyait quatre. Il était quatre : quatre lui-mêmes.

Le plus sombre, noir et ratatiné, se tenait au bord d'un gouffre d'où montaient les cris inaltérables des mères de ses lignées, maudissant le Seigneur et gémissant sur les cadavres de leurs enfants morts en bas âge. Ce Pierre était aveugle et emmuré dans l'innommable passé des assassinats ayant décimé ses ancêtres. Il semblait fait des horreurs et des abjections qui, en chaîne, perpétuent le traumatisme d'être né.

Le Pierre qui semblait avoir pour charge d'alléger la lourde noirceur du premier était fait d'ombres et de lumières virant aux verts et aux violets. Il le voyait gambader pieds nus, comme il aimait à le faire enfant, préoccupé du seul bonheur d'avoir des pieds, sautant dans l'herbe verte et filant droit devant lui, les yeux rivés sur la lune et l'horizon du temps, à la poursuite de son père.

Le troisième Pierre était d'une luminescence rose-orangé. Couleur de pêche, il se lovait dans la pénombre, gracieux et féminin. Il était de sexe féminin tout en étant lui-même. Ce troisième Pierre était le plus terrestre, le plus calme, le plus tranquille de ses quatre reflets. Assis en tailleur, il attendait, espérant, à chaque instant, voir arriver ce que son inépuisable optimisme lui faisait espérer. Le calme qui émanait de ce reflet féminin était semblable à celui dans laquelle ses structures mentales avaient fixé le souvenir d'Ydile se tenant à leurs côtés dans le *tipi*. Ce qui l'y ramena.

Visualisant le lieu sacré de leur rencontre, il s'y voyait démultiplié. Il voyait quatre Pierre méditant de concert dans le *tipi*. Celui de droite, aux couleurs de fruits mûrs, assis en tailleur dans la calme attente du méditant. Celui d'en face, légèrement en contre-bas, noir, opaque et absorbé dans les cris tourbillonnants des lamentations ancestrales. Celui de gauche, en volutes mobiles, s'agitait sous les effets d'une lumière aux éclats verts s'assombrissant dans le violet, comme s'il ne pouvait tenir en place. Il voyait ce troisième Pierre changer répétitivement de position, comme il s'était vu le faire dans le *tipi*, incapable de trouver la moindre posture où pouvoir un tant soit peu s'installer, mais il éprouvait une certaine difficulté à percevoir le dernier. Ce quatrième

lui-même était d'une lumière à ce point éclatante qu'il ne pouvait en distinguer les contours. Il n'était que lumière, sans pour autant être aveuglant. L'éclat qu'il répandait avait la dureté égoïste et fermée du diamant. Pierre aurait pu croire qu'il ne rayonnait que vers l'intérieur de lui-même, s'il ne s'était heurté à l'impossibilité de lui assigner une place précise. Lorsque, visualisant le *tipi*, il cherchait à lui en assigner une, il le voyait à celle de Théophile. Mais, aussitôt, se percevant lui-même sous les traits de Théophile, il voyait l'éclat triomphant de son propre égoïsme occuper les quatre coins de la tente. Prenant alors la forme d'un carré, ce quatrième lui-même les englobait tous quatre, Colombe, Théophile, Ydile et lui, comme pour lui montrer qu'à eux-quatre, ils formaient la première brique d'une société. Or, en cet instant d'illumination kaléidoscopique, une seule chose intriguait notre voyageur astral : pourquoi voyait-il cela de la place de Théophile et non de celle où il se percevait, lui-même, ne tenant pas en place et bouillonnant d'une impatience aux remous verts et violets ?

Illuminant sa boîte crânienne, la réponse se présenta, soudaine, comme l'éclair : il voyait avec les yeux de Théophile !

Voyant alors qu'il voyait avec les yeux de son ami, il voyait apparaître les sages lakotas, réunis dans le *tipi*, telle une bande de joyeux drilles qui, s'adonnant à l'alchimie du rire, chahutaient hilares et rayonnants. Tout était maintenant étonnamment clair. Il percevait cette soudaine clarté comme un gigantesque applaudissement de ses neurones. Oui : il était un homme du Quatre, un voyageur des ténèbres, un être du sens. Voilà d'où provenait le grand plaisir qu'il éprouvait à analyser les rêves de ses patients : il possédait la faculté de voir avec les yeux des autres ! Alors qu'il se croyait aveugle, il consacrait, en fait, le plus cher de son temps à parcourir et explorer les incroyables et bouleversants paysages de la vie mentale, en y ayant accès par l'intermédiaire des rêves de ses clients. La théorie qu'il s'était forgé de sa cécité astrale s'écroulait. Il était ébahi.

Soupesant la nouveauté de cette idée, ses yeux ne lui offraient à nouveau plus d'autre spectacle que celui de cette plume d'une blancheur éclatante qui, tranquillement, continuait à rayonner comme pour soutenir la joie exubérante où s'agitait la grouillante population de ses neurones. Confortablement installé devant le petit écrioire en acajou marqueté de citronnier du luxueux compartiment particulier, il retrouvait peu à peu l'épaisseur de son corps.

D'où provenait la magie qui, projetant son propre fonctionnement mental sur l'écran de ses rêves, venait de lui permettre d'en admirer les ressorts ? De la plume, ou du poisson aux quatre yeux dans lequel il l'avait plantée ? Du pouvoir fraîchement découvert de cette petite tabatière à opium le reliant à ses ancêtres ou de cette plume qu'Ours de Cristal de Roche lui avait offert, avec celle d'un hibou, à l'apnée culminante de l'angoisse qui l'avait vissé à l'épreuve de la souffrance ?

En gage de son amour, Pierre avait laissé à Colombe la plume de hibou. Y repensant, il s'entendait dire : « ... Je remercie les Esprits de croire en moi, mais moi, vu l'état où nous sommes, je ne peux vraiment pas croire en eux... » Tels étaient les mots qu'il s'était entendu prononcer lorsque, contraint de s'exprimer à la suite de l'impressionnant cortège de remerciements qui ponctuait la ronde du bâton de paroles arrivant dans ses mains, il n'espérait plus qu'une chose, se voir miraculeusement disparaître dans la sombre obscurité qui lui cimentait totalement les boyaux.

Revoyant les yeux d'Ours de Cristal lui offrant ces deux plumes, il voyait le clair éclat de ses pupilles, mais maintenant, sous le rayonnement de la plume, il les voyait différemment. Il les voyait comme des phares ou des projecteurs qui, éclairant de leur double faisceau la noire obscurité du mystère, se focalisaient sur ses propres pupilles. Et lui, pénétrant ces deux pinces de lumière, percevait le fin-fond des yeux de son jeune chaman. Et c'est alors que, sur les miroirs concaves de ses rétines, se masquant dans le feu réfracté des photons, il la vit elle. Elle : la Vierge !

Se cachant dans les yeux d'un garçon, voilé sous l'éclat des photons, telle une jeune fille fuyant à tout instant la peur de s'embraser au moindre regard, Pierre voyait l'Épouse céleste. Elle lui apparaissait par flashes, tantôt d'une blancheur étincelante, tantôt d'une noirceur d'ébène. Blanche, elle disparaissait avec l'instantanéité de l'éclair dans une opacité noire évoquant les pierres volcaniques. Noire, elle se dissolvait tout aussi subitement dans une duveteuse et éclatante lumière, comme absorbée dans une épaisse et blanche clarté. Blanche comme l'écume, noire comme l'ébène : telle était la Vierge.

Tout au fond de lui un enfant excité, un enfant sautant de joie et de bonheur, un enfant fait de souffles verts et violets contemplait avec jubilation la Julie à papa. Pierre n'en revenait pas de sa surprise : elle n'était nulle autre que le yin-yang. Voulant alors s'assurer que la magie ayant branché ses structures cérébrales sur les hautes fréquences des ondes astrales provenait bien de cette plume, il la saisit. Tenue entre le pouce et l'index, elle continuait à paisiblement rayonner. Pouvait-il influencer ce calme rayonnement ? Lui faisant faire un demi-cercle, il la retourna vers le bas. Et c'est alors qu'il vit... Il vit que cette plume était celle qu'il avait vue dans le voyage au pays du dieu des androgynes auquel les avait conviés Ours de Cristal. Ko'Lhamanna lui avait montré, mais une plume qui était celle de son propre futur !

Sur le moment, il s'était ardemment demandé ce que pouvait bien signifier cette seule plume. Il n'y avait vu que le reflet ricanant des signifiants de son nom. Associant sa blancheur à celle du Pierrot lunaire, il n'avait attribué cette vision qu'à la sombre hantise du personnage qu'il portait dans son nom. Il n'y avait vu que l'enfant

pleurnichard, l'amoureux impuissant, le pantin geignard et implorant la Lune. Or, maintenant, sous la lumière du sens, les yeux encore pleins de l'éblouissant kaléidoscope des paysages de son propre corps, émerveillé et pensif, il découvrait qu'une valse de plumes avait guidé ses pas.

Dans les prunelles de son chaman, la Vierge prenait tour à tour les figures d'Ancie, d'Isabault et de Colombe, et sous la resplendissante lumière de son crâne, au plus profond de sa poitrine, un enfant vert et violet s'adonnait à la joie soudaine d'avoir retrouvé la plume à papa, plantée dans le cadeau que venait de lui faire son grand-père : un petit poisson chinois le regardant de ses quatre yeux.

### **Au pic du Grand-Paternel, il rencontra le seul père encore acceptable à son âge**

Pierre venait de saisir que le miroitement de sa plume de grue le liait à celle de hibou qui, par l'intermédiaire du téléfax de la Confrérie des Plumes, le mettait en relation avec Colombe. Cette découverte couronnait la joie qui, émergeant de ses cellules, consolidait son être. Il avait compris que la maladie et la souffrance n'existaient qu'au regard de cette entreprise de colonisation qui, poussant l'esprit vers la matière, justifie l'existence des corps physique et éthérique, mais en fait, du même coup, le siège de toute la panoplie des douleurs, des violences, des maladies, des meurtres et autres aberrations de l'état matériel. Il était donc certain que, dans les corps supérieurs, leur amour était éternel. Les problèmes qui les avaient contraints à se séparer ne concernaient que leurs corps les plus inférieurs. Il ne doutait donc plus que cette croisière trans-astrale lui permettrait d'en approfondir les causes et les raisons. « J'en saurais certainement plus, se disait-il, lorsque le train atteindra les contrées du second corps. » Le T.G.V. était toujours très haut au-dessus des nuages. L'inclinaison du plancher indiquait qu'il n'avait pas fini de prendre de l'altitude. Il ne pouvait amorcer la descente vers les gares des corps inférieurs qu'après avoir franchi le pic du Grand-Paternel. Or ils en étaient encore loin. N'ayant pas encore quitté un territoire sur lequel l'amour lui apparaissait comme éternel, Pierre pouvait se dire qu'il n'avait, en fait, jamais quitté Colombe.

Trempant la plume dans l'encrier de cristal du petit écritoire, il voulait lui télé-faxer une lettre par les voies express de la Confrérie des Plumes :

14 août 1995

Ma chère Sarah...

Surpris, il s'arrêta. Mais pourquoi donc, venait-il d'écrire « Sarah » au lieu de « Colombe » ? Pensait-il aux origines juives de celle qu'il aimait ? Ou était-ce lui qui se prenait pour l'époux de Sarah ?

« La découverte du corps de Sens et sa place dans la structure des corps sociaux t'aurait-elle tourné la tête ? Te verrais-tu, tel Abraham, fondant, d'un seul coup, trois nouveaux monothéismes ? » Riant de la boutade qu'il s'était adressée à lui-même, il déchira la feuille et en reprit une autre :

14 août 1995

Ma chère Colombe,

Je t'envoie cette lettre par l'intermédiaire de la Confrérie des Plumes. La plume de hibou te permettra de me répondre.

Cette solitaire croisière au pays des Quatre corps me révèle des choses bouleversantes. Tout d'abord, que dans les hautes atmosphères des corps supérieurs dont je suis, semble-t-il, encore loin d'émerger, notre amour est éternel. Vu des hauteurs du corps astral, qui est le corps des mots, des images et de la reproduction, l'incapacité à nous comprendre qui s'est révélée dès les premiers jours de notre arrivée à Saint François d'Assise me semble, une fois de plus, due à l'héritage ancestral que nous avons à réparer. Je suis conscient qu'il n'y a là, ni pour toi ni pour moi, rien de très nouveau.

« Les fautes des pères, est-il dit dans les Dix Commandements, se transmettent sur trois ou quatre générations. » Si le texte ne dit, à cet endroit, mot de celles des mères, c'est parce que la Genèse ne traite que de cela. Les larmes que tu as vu ruisseler sur la face féminine de Dieu sont celles de l'impuissance des pères, de leur incapacité à « séparer l'agneau du troupeau », à détacher l'enfant de sa mère, à lui permettre de se dissocier du poids de honte et de misère que la transmission du corps déverse obligatoirement dans notre héritage éthérique et physique. Quant à moi, si au lieu de m'obstiner à croire que je suis atteint de cécité spirituelle, j'avais un peu plus vite compris ce que m'avaient dit les Esprits, que j'étais au contraire trop ouvert, la prise de conscience aurait été moins brutale. C'est cette trop grande ouverture qui paralyse en moi la mobilité pulsionnelle du second corps.

À peine étais-je monté dans le train que je découvrais avec stupeur pourquoi l'horloge s'était brusquement remise à zéro. Je croyais entreprendre ce voyage dans le sens des énergies sexuelles, du physique vers les corps supérieurs. En fait, m'étant réfugié dans cette prison que devient le mental dès qu'il se déconnecte

des autres corps, j'avais pris le T.G.V. du hors-temps en gare du Quatrième corps. Me voilà donc refaisant le chemin de l'incarnation.

Vu du seul espace terrestre, le corps de souffles, de pulsions et d'énergies qu'est le second corps, est à ce point méconnu, dans notre culture matérialiste, qu'on le prend trop aisément pour la seule clé du mystère. Voilà, probablement, pourquoi les sages lakotas m'ont offert le luxe de pouvoir en observer la face obscure de l'extérieur, telle qu'on peut la voir des hautes contrées de l'astral.

Le second corps est au temps ce que le corps physique est à l'espace. Le premier nous enracine dans la matière, le second nous ancre dans le temps. Continuer, de nos jours, à l'appeler « éthérique » est un non-sens. Cette appellation vient d'une époque où la physique considérait le vide comme constitué d'éther. Avec la mécanique quantique, le vide est aujourd'hui quelque chose de beaucoup plus complexe. Ce second corps est, en fait, un corps de vide. Il est le vide qui, nous inscrivant dans le temps, nous force à aller de l'avant. Il est celui qui, entre les atomes, permet leur mobilité et sans lequel la matière n'en aurait aucune. Mais, si le corps du Deux est le corps du temps, c'est aussi parce que le temps ne se perçoit que si l'on est au moins deux. Sur le chemin de l'incarnation, le temps est une acquisition relativement tardive. Chez le fœtus, il n'a encore aucune consistance. Il ne se découvre qu'avec l'arrivée à l'air libre et s'intègre dans la première rencontre du Deux, la première de toutes les relations duelles : la relation à une mère.

La porte d'entrée du temps est la dyade mère-enfant. Or, ce duo premier qui limite le monde à celle qui nous accueille est aussi la première forme de l'amour. L'amour est une énergie qui tend à combler le vide dans lequel s'engouffre le temps. C'est une énergie qui construit le futur en nourrissant le temps, mais une énergie qui ne se révèle que dans la dualité, que dans le corps du Deux. Voilà ce qui donne à ce corps sa double dimension d'ombre et de lumière. La lumière du second corps vient de ce qu'il est l'origine de l'énergie d'amour. Son énergie nous apparaît donc d'autant plus lumineuse qu'elle prend en charge la construction du temps. Sa lumière est celle du « pouvoir être Deux », mais c'est aussi sa limite.

Le second corps est le corps de la dyade, du duo amoureux. L'on peut y être deux, mais non pas trois. D'où la nébuleuse rigidité et l'impressionnante lourdeur que dévoile ce corps sur sa face obscure. Nous inscrivant dans l'existence physique, la naissance obscurcit forcément la perception de ce corps. Seul le fœtus peut naturellement percevoir de l'extérieur le second corps. Pour lui, ce corps est celui que forme le corps-à-corps de ses parents « planant à la surface des eaux », comme il est dit aux premiers versets de la Bible. Il les perçoit alors comme fondus en un même corps. Le fœtus ne perçoit d'eux que ce second corps. Il n'a pas encore intégré le premier, le corps physique. Or si, à nos âges, l'alchimie sexuelle et le travail chamanique permettent de retrouver la grâce des perceptions fœtales, généralement, les parents ne peuvent, eux, plus du tout percevoir que l'amour se joue dans le second corps. Ils y voient une aventure qui concerne le corps physique, alors qu'en fait, les mystères du désir, autant que ses impasses, se situent dans le second corps qui est notre corps de souffles.

Ce corps est constitué, non pas, comme le premier, de « plein » mais de « vide ». C'est grâce à ce vide que peuvent avoir lieu les symphonies de l'orgasme, mais c'est aussi, comme je viens de l'apprendre ici, un domaine de prédilection des « Tenancières de Lune Noire ». Voilà comment les prospectus offerts par les agences de tourisme astral, dans les stands de la luxueuse cafétéria-salon de thé du T.G.V., désignent l'étonnante multitude de diables femelles apparemment utiles à la cohésion de la matière. Tu connais deux des plus célèbres de ces démons régnant sur le silence des organes : la grande Lilith de la Cabale juive et la redoutable Reine-Mère de l'Ouest de la mythologie chinoise. Toutes deux perpétuent leur immortalité en se nourrissant du sperme des hommes. À ce qu'on en dit ici, elles ne sont que les masques différents des mêmes démons : les divinités de la matière et du silence. Bien que le sexe des démons soit un mystère aussi opaque que celui des anges, ces démons sont perçus comme des femelles, car ils nourrissent les illusions que masquent les rondeurs matérialistes, en les pimentant de rêves insensés qui, provoquant l'homme dans sa virilité, n'offrent, pour seule porte de sortie aux pulsions ainsi sollicitées, que le bordel, la masturbation et autres amusements qui, se déconnectant de tout rapport à la parole, permettent aux diables femelles de récupérer la semence que l'homme se voit ainsi contraint d'offrir aux poubelles et à la terre. Ces démons ne sont donc, dans leurs activités coutumières, pas très dangereux. La parole suffit à les tenir en laisse, et les Sages, m'a-t-on dit, savent les contraindre au rôle d'animaux domestiques qui, en fait, est le leur. Une âme en voyage, avec laquelle je bavardais dans le couloir du TGV, m'a même soutenu que cette domestication des divinités du silence et de la matière lui semblait être, à l'origine, la seule visée de la confession chrétienne. Prudemment, je lui ai caché ma profession, mais il est vrai que, si les prêtres n'avaient pas totalement négligé le rôle de la parole dans la sexualité et la construction spirituelle de l'enfant, ils n'auraient pas mis au monde les psychanalystes.

Je ne perçois pour le moment tout cela que d'une façon abstraite, générale, tel qu'on peut le voir d'ici, d'en haut, sous la lumière du sens, qui est, comme je viens de le comprendre, la texture même de quatrième corps. Le quatrième corps ressemble en fait plus une structure qu'à un corps. C'est non seulement la structure de notre mobilité, mais aussi celle qui fait de nous des êtres sociaux.

Je n'ai encore rien trouvé de précis qui puisse éclairer nos problèmes personnels, si ce n'est qu'au monde du Trois, où l'amour est délesté de ses attaches terrestres, tu restes plus que jamais ma muse. Je pourrai

probablement t'en dire plus lorsque nous atteindrons les rivages du Deux, mais, pour tout t'avouer, je redoute un peu ce que je risque d'y trouver. Hier, la densité hallucinatoire était à ce point psychotique que j'ai cru un instant voir le Christ se transformer en une souris qui venait à mon secours pour me soustraire aux griffes de Lilith. Je me suis alors, un court moment, demandé si ma propre psychanalyse n'aurait pas négligé le fantôme d'une quelconque trisaïeule inconnue de mes lignées qui, vénérant Lilith, continuerait à parasiter mes forces vives.

En tout cas, vu d'en haut, le corps du Deux apparaît très différent de l'image que nous en ont donnée nos études d'acupuncture. Sur l'un des dépliants touristiques, on l'appelle joliment le « *no man's land de l'illusion* », comme pour indiquer qu'il n'est rien d'autre qu'un sas, un espace charnière entre l'existence physique et l'existence mentale. La principale qualité de ce corps, celle qui le transforme certaines fois en un jardin des délices, est de nous permettre d'être deux dans le même espace énergétique. Il y pousse ainsi toutes les variétés du plaisir, mais ces plaisirs sont inévitablement clôturés par la vulnérable mobilité du Deux, qui est celle du duel, de l'illusion, du meurtre ou de la fusion. Voilà en quoi l'amour peut faire peur. S'il n'est soumis qu'à la seule emprise du Deux, il nous fait courir le risque de ne jamais arriver à s'y rencontrer soi-même. Dans la dualité, qui est la loi du Deux, l'on ne peut percevoir les choses qu'en termes de bon ou de mauvais, de bien ou de mal, d'envahissement ou d'accueil, de pénétrant ou de pénétré. L'on y est, soit mâle, soit femelle, plaisir à prendre ou plaisir à donner, douleur à vivre ou douleur à expulser, souffrance à conquérir ou souffrance à partager, mais l'on y est jamais autre chose que mâle ou femelle. L'on peut y être l'un et l'autre à tour de rôle, mais jamais les deux à la fois. Et de plus, à tourner en rond, dans ce corps en se cherchant dans l'autre, l'on y trouve, la plupart du temps, le contraire de ce que l'on cherchait. C'est ce qui fait du Deux le lieu de tous les marchandages, du sadomasochisme, de la pudibonderie, des devoirs conjugaux, des Vierges noires en plastique bon marché et des poudres d'illusion. Le second corps étant un territoire sur lequel les points de vue ne pouvant être qu'antinomiques ou partagés, l'on ne sait jamais sur quel pied y danser. C'est l'espace bouillonnant des souffles et des pulsions. Mais comme ce n'est pas soi, mais l'autre, qui en détermine la danse et, qu'à vouloir qu'il en soit autrement, l'on ne court qu'après soi-même, tu concevras aisément, qu'enfermé dans le Deux, l'amour puisse devenir épuisant. Voilà ce qui fait du deuxième corps le *no man's land* des illusions de ceux qui, courant à la poursuite d'une plénitude perdue, n'arrivent jamais à se trouver eux-mêmes...

Sa main lui semblant devancer ses pensées, Pierre s'arrêta un instant d'écrire. En fait, il était lui-même quelque peu surpris de la sévère vision dans laquelle sa plume courant sur le papier décrivait les catacombes du plaisir érotique. Ce n'est pas qu'il redoutait que Colombe en soit froissée. Ils avaient pris le même bateau : ils étaient dans la même tempête. La revoyant assise en tailleur dans le grand cercle de ces journées, il ne pouvait douter de la lucidité de sa compagne. Ce devait être deux ou trois jours auparavant. Sous le calme apparent de son visage, transparaissait une blanche et sourde douleur. Il la revoyait souffrant autant que lui de l'impasse où leur amour s'était brusquement figé qui, profitant du bâton de paroles, avait demandé à Ours de Cristal :

– Et l'amour, l'énergie de l'amour, qu'en fait-on dans le chamanisme ?

– Les chamans ne travaillent pas avec l'amour, lui avait froidement répondu le jeune homme. Ils travaillent avec le pouvoir !

La trop grande brièveté de cette réponse n'avait guère pu la satisfaire. Quant à lui qui accordait une telle importance à l'amour, elle lui avait fait penser qu'il se sentait, sur ce point, beaucoup plus proche des mystiques que des chamans. Mais maintenant, Pierre se demandait s'il ne faisait pas lui aussi partie de ceux qui, courant après l'amour, n'arrivent jamais à s'y rencontrer eux-mêmes. Il reprit sa plume :

... Le mot amour m'a remis en tête ta question et la trop brève réponse qu'y a apportée Ours de Cristal. Oui, l'amour est bien une énergie, mais une énergie qui, comme je te le disais, est celle du temps, de la croissance et du futur. J'ai perçu cela dans une surprenante vision où l'amour m'est soudainement apparu dans sa formulation mathématique. J'étais en train de penser à toi, lorsqu'une équation de lumière,  $T \times D = E$ , s'est imposée à mes yeux comme pour me sortir de ma tristesse. J'en suis resté un instant stupéfait. Non pas tant de l'hallucination que de la surprise de me voir comprendre, moi qui ne connais rien aux mathématiques, ce graphe de lumière sorti d'on ne sait où. Donc, si l'on en croit les Esprits, l'amour serait ce qui fait que le temps (T) multiplié par le désir (D) donne l'espace (E).

Je ne sais si la formule est valable pour la constitution de la matière. Dans mon esprit, un autre terme de physique était associé à cette vision : *entropie*. N'étant pas physicien, je ne sais pas vraiment ce que ce terme signifie. Je crois toutefois me souvenir qu'il désigne l'absolu désordre qui gouverne la mobilité des atomes, des molécules, et donc de l'évolution de tous les espaces matériels. Si ma mémoire ne me trompe pas, l'entropie serait, au niveau de la mobilité de la matière, ce que nos bons religieux ont appelé le Diable : la tendance de la matière à retourner inexorablement vers le désordre absolu. Cette formule de la transformation du temps en espace est en tout cas valable si on l'applique à l'espace occupé par nos corps dans l'univers ambiant. Elle signifie ce que tout-un-chacun sait : qu'une rencontre qui se perpétue dans l'amour peut donner un enfant. Or, à ce niveau, nous n'avons pas besoin de nous référer à la constitution de la matière pour savoir que l'amour est l'une des énergies les plus anciennes. C'est une énergie originelle. En cela, elle est fragile, précieuse, mais comporte aussi sa part de dangers.

L'esprit est une somme de mémoire, or l'amour remet en jeu des circuits mémoriels très anciens. Il implique la mémoire du fœtus participant au corps-à-corps amoureux de ses parents, autant que celle du nourrisson tétant sa mère. Si donc, l'amour peut faire peur, c'est qu'il remet en jeu de circuits mémoriels qui, retrouvant la fraîche et vive perception sensorielle du nourrisson, risquent de dévoiler la triste misère érotique des parents avec lesquels se sont construites nos capacités à aimer. N'est-ce pas d'ailleurs la raison faisant que nos ancêtres ont eu tendance à considérer que le désir charnel était, à sa racine, démoniaque.

Pour Socrate, Éros, le dieu Amour, est un ange démoniaque : un démon. Mais, pour lui, ce démon n'est ni bon ni mauvais. Il n'est ni à fuir ni à vénérer. Il est à considérer dans son utilité qui, dans le cas d'Éros est, avant tout, une fonction d'entremetteur. Éros est un messenger, un canal de passage, un lieu de rencontre et de dialogue entre le périssable et l'immortel. C'est le grand entremetteur entre la mortalité corporelle et l'immortalité mentale, entre le monde éternel des dieux et des esprits et celui si fragile du corps et de l'incarnation. C'est une divinité responsable des échanges, de la communication, des liens et des attaches reliant l'immortalité des corps supérieurs à la mortalité des corps inférieurs. En assumant la générosité qui, dans l'amour, nous pousse à nous donner totalement à l'autre, nous ouvrons, en nous, les portes du Ciel et libérons ainsi les énergies responsables de notre propre évolution. Encore faut-il, pour cela, pouvoir admettre que cette évolution en passe obligatoirement par la mort et la perte des corps inférieurs.

Si l'homme se retrouve incapable de penser sa mort, il court le risque d'emprisonner ses pulsions sexuelles dans « l'égoïsme masturbatoire » du Un et de ne jamais pouvoir sortir du seul et délicieux tournage en rond des bouillonnements pulsionnels d'un monde clôturé sur le Deux. L'amour le prive, dans ce cas, de pouvoir penser sa propre évolution et, dans une société comme la nôtre, rien ne lui signale l'impasse où il s'enferme. En jetant un interdit de penser sur la mort et l'Au-delà, les idéologies materno-matérialistes qui structurent les us et coutumes de nos sociétés avancées ne se rendent pas compte qu'elles compliquent énormément la tâche du dieu Éros. Enfermant les hommes dans l'illusion d'une existence limitée à leurs deux premiers corps, elles contraignent les énergies d'amour à ne pouvoir se présenter que sous les traits de celui que l'on appelle communément Satan. C'est, en tout cas, ce que l'on constate d'ici, où la vision que l'on a de l'existence terrestre est plus proche de celle avec laquelle nous percevons les anges que de celle de la conscience éveillée et adaptée à notre espace matériel.

Éros est un ange-entremetteur. Or que peut faire un ange-entremetteur, pour venir en aide à ceux qu'il voit ainsi prendre la dimension périssable d'eux-mêmes pour leur seule réalité ? Il les bombarde de messages pour leur montrer la stupidité d'un point de vue faisant que leur impossibilité à penser la mort et l'au-delà du corps les prive de pouvoir pleinement adhérer à la vie. C'est ainsi que l'être est envahi, dans ses rêves et ses fantasmes, d'images qui, cherchant à lui montrer la mort comme un événement joyeux et libérateur, ne font que le terroriser, tant qu'il n'a pu résoudre cette question par lui-même. Le Diable chrétien n'est donc que la forme abâtardie d'Éros. C'est un Éros qui a perdu ses ailes, un Éros condamné aux travaux d'Hercule dans la prison des corps inférieurs, un Éros meurtri et pourchassé par la barbarie des Églises. Et, comme les cultures sont les peaux collectives des êtres de langage, nous ne pouvons, ni toi ni moi, contourner que nos modèles de l'amour puissent avoir à se libérer d'une culture qui s'est appuyée sur la Bible pour mutiler Éros de la liberté de ses ailes. Le jardin où s'enracinent nos conceptions de l'amour est tout à la fois juif, chrétien et musulman. C'est celui d'YHVH-Elohim, alias Adonai, alias El Elione, alias Yahvé : le paternel des trois monothéismes, le Seigneur-dieu qui orchestre l'histoire spirituelle du monde occidental.

En voyant briller, sous mes yeux, de ses éclats fluorescents cette formule de l'énergie amoureuse ( $T \times D = E$ ), je ressentais une sorte de bouillonnement qui envahissait mes yeux et mes oreilles. La pauvreté des modèles amoureux du monde occidental m'est alors soudainement apparue comme une vraie catastrophe. Je voyais Roméo et Juliette répétant, pas à pas, le lamentable destin de Tristan et Iseult, mais je les voyais d'autant plus fades et maladroits en amour que complaisants à s'engager bras dessus bras dessous, sur le chemin d'une tragédie mortelle. Ils m'apparaissaient comme le tandem d'une même figure qui, cachant sous un masque angélique une sombre perversité, me lançaient des sourires séducteurs, comme pour mieux convaincre de la nature démoniaque de l'amour.

En matière d'amour, le seul modèle qu'en fin de compte, notre culture ait inconditionnellement mis en exergue, est l'amour pour le père. Tout l'ordre amoureux du monde occidental ne se fonde-t-il pas sur ce modèle qui, classifiant tout en termes de bien et du mal, enferme l'être dans l'aveuglement d'un rapport duel à son Créateur ? Or quel est le marché de dupe que proposent les idéologies du tout bien ou du tout mal ? Faisant miroiter à l'homme son droit à se soustraire des jupes d'une mère, elles le contraignent à patauger dans celles des pères, des prêtres, des juristes ou des politiques qui, pensant sa vie à sa place, l'enferment encore plus fermement dans l'étroite prison du second corps. Tel est le tour de magie faisant que l'amour du père ait pu si aisément servir à légaliser l'impérialisme meurtrier de trois monothéismes.

Je ne sais comment les chamans considèrent l'amour et je regrette de ne pas avoir pensé à interroger plus précisément Ours de Cristal et Fleur des Champs sur cette question. La réponse qu'il t'a faite, lui, me laisse toutefois penser que, sur ce point, ils sont probablement plus proches des occultistes que des mystiques.

Les occultistes sont les premiers Occidentaux des temps modernes à avoir osé explorer l'Au-delà qui jusqu'alors était un territoire dont l'Église détenait seule la propriété. L'occultisme est un domaine que je connais très mal mais, d'après le peu que j'ai lu, les voyants et les médiums qui, à l'époque des révolutions bourgeoises, se sont mis à explorer l'Au-delà par leurs propres moyens, ont, pour beaucoup, considéré l'amour comme une énergie que nous produirions pour des entités qui s'en nourrissent et nous cultivent à cette fin. C'est ce qui fait que l'occultisme a toujours soulevé chez moi une certaine répulsion. Peux-tu imaginer notre bel espace terrestre comme le potager d'un cannibale se délectant des souffrances et des joies qui agitent nos âmes ? De ce point de vue à celui de la magie noire qui vise, elle, par des offrandes de chair, à amadouer de redoutables et sanguinaires divinités, il n'y a qu'un faible pas à franchir. Les rituels de possession qui sont à la base du Vaudou ne m'ont jamais guère inspiré une grande confiance. Or, en découvrant la face obscure du second corps, j'en ai compris la raison : ces spiritualités de bas étage ne cherchent en fait qu'à réduire l'espace du mystère à ce seul corps. Elles émanent de fantasmes qui, confondant père et mère, n'arrivent même plus à discerner Lilith de Dieu.

L'amour étant une énergie qui soutient la vie et le futur, s'y engager implique d'avoir pu auparavant se donner une idée un tant soit peu claire de la mort. Or voilà précisément ce qui était interdit aux enfants nés dans le matérialisme que nous avons, tous deux, été. Cette rencontre avec des âmes défuntes pouvait-elle, donc, ne pas remettre en jeu les questions qu'enfants, nous nous posions sur la mort ? L'enfant qui continue à vivre en moi est peut-être aussi naïf que Jésus, mais il n'a jamais arrêté de rêver à l'idée qu'un papa puisse l'attendre de l'autre côté pour l'accueillir en lui disant : « Réveille-toi petit, tout ceci n'était qu'un vilain cauchemar. » Ne pouvant imaginer le Ciel autrement que généreux, je me trouve donc, en fait, beaucoup plus mystique que chaman. Je ne pense pas que la mystique se complaise dans l'immobilisme d'une ineffable expérience divine, comme le pensent ceux qui, parmi les chamans, lui reprochent d'ignorer le Monde d'en bas et, avec lui, tout ce qui concerne notre enracinement proprement terrestre. Sur cette partie de la planète qui est la nôtre, la mystique a produit au moins une avancée utilitaire incontournable : la pensée de Jésus. J'ai donc tendance à considérer l'énergie qui anime mon corps comme celle dont il parle. Cela n'est pas en moi une affaire de croyance et, encore moins, d'églises. C'est plutôt une secrète et profonde sympathie pour l'homme qu'était Jésus. Ceci ne veut pas dire que le dieu unique, le Dieu du monothéisme, ait engendré, de mon point de vue, autre chose que des religions du Père Fouettard qui ont, en cela, toutes les couleurs du cauchemar. Au nom de ce dieu unique, l'on continue à assassiner un peu partout sur la planète. Les guerres de religions sont toujours à nos portes. Elles sévissent aujourd'hui encore en Serbie et en Irlande et au Moyen-Orient, comme elles ont embrasé les camps de la mort, en ces jours où, bébés, nous arrivions sur terre. Si, donc, je n'ai pas hésité à hisser la Blanche Bissonne du peuple lakota à une place qui se découvre être, en mon cœur, celle que ma culture attribue au Christ, c'est, tu t'en doutes, pour remercier un peu sérieusement les Lakotas d'avoir résisté à la folie de Caïn, au meurtre et à la férocité évangéliste d'un dieu qui, devant rester unique, à servi d'étendard à l'atroce barbarie de nos ancêtres...

Surpris par la voix, sa main s'immobilisa sur le papier : « À l'attention des voyageurs ! Nous entrons dans une zone de turbulence astrale, veuillez regagner vos compartiments et ne plus bouger de vos places ! Nous allons passer le col de Lutter-Russe d'où vous pourrez admirer le pic du Grand-Paternel surplombant les contrées de la Matière ! Veuillez regagner vos places en prévision des mirages spatio-temporels qui sévissent dans la région. La direction ne pouvant être tenue pour responsable des pertes et vols de corps ou de morceaux d'âme dus à la négligence des voyageurs, veuillez immédiatement regagner vos places ! »

Confortablement installé dans la luxueuse banquette aux reflets safranés du compartiment, il n'avait aucune inquiétude à se faire. Il reprit sa lettre.

... En vérité, mon rapport aux choses religieuses est des plus bizarres. D'un côté, le spirituel, la construction et l'évolution mentale de l'être humain, sont les seules choses qui me passionnent vraiment, alors que de l'autre, la sauvagerie de notre passé religieux a condamné l'enfant en moi à une sorte d'orphelinat spirituel qui m'a toujours interdit d'attendre quoi que ce soit des religions. Les rabbins et les prêtres ne sont malheureusement pas des anges, et si l'enfant en moi continue à vouloir croire qu'un lendemain existe, il sait depuis longtemps que les hommes qui se vouent à Dieu ne le font, la plupart du temps, qu'afin de satisfaire un arrivisme souvent beaucoup plus matérialiste que celui de leurs adversaires. Le monothéisme a trop complaisamment associé le religieux à l'art de la guerre. Du djihad aux croisades, il n'a prôné qu'un impérialisme de fer dont Abraham est le premier représentant. Je n'ai, d'ailleurs, jamais compris comment l'on peut proposer aux enfants d'idéaliser un personnage aussi immoral que le patriarche des trois monothéismes. L'arrivisme sans bornes d'Abraham m'a toujours scandalisé. Qu'est-ce qu'un patriarche prêt à sacrifier son propre fils pour obtenir les faveurs de son dieu, et qui, de plus, à la moindre famine, prostitue allégrement sa femme ? C'est en faisant passer Sarah pour sa sœur qu'Abraham la met dans le lit de Pharaon. Et ne me dis pas que notre illustre ancêtre ne savait pas ce qu'il faisait. Après avoir empoché les sous de Pharaon, il refait exactement le même coup à Abimélek que, par cette méthode, il vide lui aussi de ses deniers. À deux reprises, il prostitue ainsi Sarah. Avec de telles méthodes, pouvait-il engendrer autre chose que Charlemagne et la très légitime sauvagerie de l'impérialisme occidental ?

Les religions du Livre se sont trop facilement engouffrées dans ce machiavélisme de la bonne conscience avec lequel notre bon patriarche a implanté le règne du père unique. Cherchant à proclamer haut et fort que celui de Lilith était définitivement aboli, Abraham a détruit les idoles. Il a voulu que l'on sépare l'agneau du troupeau. Il a expliqué que la loi de Dieu était là pour soustraire l'enfant à l'emprise de sa mère. Mais, comme les acteurs de l'histoire biblique ne comprenaient pas que le destin d'un agneau séparé de son troupeau puisse aboutir ailleurs que dans leur assiette, il leur a offert, pour équivalent, la lapidation des femmes infidèles. Et c'est ainsi que, des siècles durant, l'on a d'autant plus violemment pourchassé la putain qu'il fallait oublier que l'ancêtre, à qui l'on devait tout, avait établi sa brillante fortune en prostituant sa douce Sarah. Ne crois-tu pas que les larmes de Dieu, celles qui ensanglantent sa face féminine, proviennent de cette triste réalité ? Que ses propres serviteurs puissent être les premiers à patauger dans l'ornière est, je crois, la seule source de ces larmes écarlates qui surgissent par miracle sous les paupières des Vierges de plâtre bon marché des villages de Calabre, de Sicile ou des Pyrénées.

L'angoisse qui m'a saisi au début de ces journées chamaniques est grandement liée à ce statut d'orphelin spirituel dans lequel je me découvre enfermé. Elle m'a au moins permis de me rendre compte que mon incapacité à investir les religieux n'épargnait pas les chamans. Cela ne m'empêche bien sûr pas d'apprécier énormément des êtres aussi bouleversants qu'Ours de Cristal et Fleur des champs. Mais, s'ils me touchent, ce n'est pas parce qu'ils se disent chamans. C'est au regard du travail qu'ils ont fait sur eux-mêmes. En dehors de ce travail qui ne renvoie l'être qu'à lui-même, rien ne me permet de penser que les chamans échapperaient plus que les prêtres à l'emprise de Caïn. Ils ont un rapport au pouvoir certes différent de celui des prêtres, mais tout aussi discutable. Se choisir un disciple sans même prendre soin d'en informer ce dernier n'a, pour bon nombre d'entre eux, rien de scandaleux. Moi, c'est précisément, ce qui m'engage à les fuir...

– Et pourquoi vois-tu cela comme un viol ? demanda l'ange qui regardait par-dessus son épaule.

Interloqué, Pierre s'arrêta d'écrire.

– Si tu rêves de rencontrer un père en haut, accepte ce que tu en sais en bas ! Accepte d'avoir été choisi ! Le père, c'est celui qui a choisi pour toi que tu sois là !

La logique de ce qu'il entendait paraissait impeccable. Pierre n'appréciait toutefois qu'à moitié cette intrusion inopinée dans la secrète intimité d'une lettre d'amour. Mais l'ange, qui semblait sûr de son fait, ajouta :

– Ta prison, c'est le verbiage philosophico-larmoyant dans lequel tu te complais ! Apprend donc à écrire en riant !

« Écrire en riant » : non seulement la présence de cet être invisible l'empêchait Pierre d'écrire, mais cela le rendait surtout incapable d'en rire. Il sentait en lui bouillonner l'envie de demander à cet intrus, qui semblait vouloir disserter sur le viol, s'il ne lui était jamais venu à l'idée que l'irruption d'un être immatériel dans la rédaction d'une lettre intime puisse en être un. Mais, cherchant le moyen le plus efficace de mettre un terme à des propos qui le détournaient du sien, il se heurta à l'enfant en lui-même.

Cela faisait, en vérité, très longtemps que le petit Pierrot rêvait de rencontrer un ange. Alors, pour une fois qu'il en arrivait un qui, de plus, se présentait en parlant du papa, il n'était pas question de laisser passer une telle aubaine. Pierrot cherchait à savoir ce à quoi peuvent bien servir les papas depuis aussi longtemps qu'il rêvait de rencontrer un ange. La Marie, ça il le savait, elle avait pas vu le papa, mais elle avait vu l'ange. Il ne pouvait donc, en tout état de cause, laisser ce grand dadais qu'il était devenu avec l'âge passer avec dédain à côté d'un événement à ce point inespéré. Ce qui fit que, lorsque Pierre, pensant qu'il avait suffisamment soupesé l'envie de ne pas mâcher ses mots, ouvrit la bouche, il se retrouva instantanément aphasique.

Dans la ronde et vide ouverture de sa bouche soudainement paralysée, l'ange perçut-il une question d'enfant qui n'arrivait pas à se formuler ? Toujours est-il qu'il ajouta :

– Viens-en donc un peu plus promptement à ce qui intéresse une femme ! Et commence par arrêter de traiter le Patriarche de maquereau ! Tu as certes raison de dire qu'Abraham n'a engendré que Charlemagne et l'impérialisme, mais ce n'est pas pour cela qu'il a prostitué Sarah. S'il l'a fait, c'est parce qu'il est le père du *giving away*. Lui, au moins, au Marché des Offrandes, il n'a pas hésité à mettre en vente la femme et l'enfant !

Mais qu'insinuaient donc cet être de lumière ? Voulait-il lui faire entendre qu'il aurait dû, lui aussi, profiter du Marché aux Offrandes pour sacrifier la mère et l'enfant sur l'autel de la gourmandise divine ? « Abraham, le père du *giving away* » : en d'autres circonstances, une telle idée aurait pu le séduire. Mais ainsi assenée, tel un couteau savamment retourné dans la blessure d'un cœur déjà si lourdement meurtri, il en était à se demander si les anges n'étaient pas, en réalité, dépourvus de toute moralité. Or, le fait même de s'en poser la question le précipita dans une vertigineuse et glaciale inquiétude. Il ne savait après tout rien de cet être qui, non content d'être invisible, était apparu dans son dos. Avait-il affaire à un authentique et réel habitant des cieux ou plutôt, à l'une de ces entités vivant aux dépens des souffrances humaines dont, avec un sceptique effroi, il avait découvert l'existence dans les livres d'occultisme ? L'insolite surgissement de cet être, au plein centre d'une lettre d'amour, ne pouvait-il laisser entendre qu'il était de ceux qui, se délectant des souffrances de l'amour, ne cherchent qu'à les rendre plus vives, pour mieux s'en rassasier ? Confronté aux insolubles questions de ses angoisses métaphysiques Pierre frémissait d'effroi. Il en était à se demander si l'erreur la plus fondamentale de

sa vie n'avait pas été son mépris de la littérature occulte, lorsque l'ange surenchérit :

– Et d'où te sort ce verdoyant puritanisme ? Tu ne sembles pourtant pas être de ceux qui crachent sur Marie-Madeleine. La prostitution est l'une des grandes Grâces ! Et Sarah le savait ! Sarah est la mère de celles qui cultivent la voie de Marie-Madeleine ! La mère de toutes celles qui savent que le second corps est la monnaie !

Grelottant, la bouche paralysée, transpirant à grosses gouttes et incapable de savoir si les paroles qu'il entendait provenaient d'un ange ou d'un démon, Pierre cherchait en vain à en percevoir le sens obscur.

– Demande-lui, s'il connaît, le papa, criait en lui le petit Pierrot, excité comme un fou et sautant dans ses boyaux. Le papa qui plante les choux, le papa des gentilles cigognes du beau jardin d'Eden, celui que les mamans ne peuvent jamais voir, celui qu'il y a que les anges qui peuvent le voir ! Demande-lui s'il le connaît ! Demande-lui s'il connaît le papa Yahvé !

Harcelé par l'enfant et cherchant ses mots, Pierre retrouvait peu à peu son souffle. « La monnaie ? » se disait-il. Or il avait beau se creuser la cervelle, il ne voyait vraiment aucun rapport entre le second corps et l'existence des billets de banque.

– Demande-lui si le papa d'en haut, il mange les choux ou les cigognes ! insistait l'enfant.

Face à lui, l'ange, souriait de son sourire de lumière. Se sentant irrésistiblement aspiré par l'incroyable éclat de ce sourire, Pierre se demandait s'il était, tout simplement, mentalement possible qu'un tel sourire puisse appartenir à un démon, lorsque, poussé hors de sa bouche par l'enfant, il s'entendit demander :

– Le vieux YHVH, le créateur des choux, des pommes, des serpents et des cigognes, le père dont je suis le jardin, pourquoi ne se montre-t-il pas ? Aurait-il l'air d'un cannibale ? Serait-il un monstre archaïque, un vieux Chronos, un ogre du temps ? Car, après tout, pourquoi donc qu'il nous cultive, l'invisible papa d'en haut ?

L'ange éclata de rire :

– Si j'en juge à ce qui s'agite dans tes boyaux, lui déclara-t-il sans démoder de son hilarité, tu ne sais rien de ce qu'est le commerce ! Tu confonds la monnaie et l'échange ! Et riant encore : le second corps n'est que la monnaie ! »

« La monnaie ? » Pierrot n'y comprenait rien.

– Et le papa d'en haut ? insistait-il, en tentant à nouveau de pousser Pierre hors de sa bouche.

Reprenant son souffle, l'ange répondit d'un ton neutre rappelant celui, tranquille et accueillant, d'un gardien de musée :

– Il est le Bas et le Haut, le Vertical et l'Horizontal, le Huit du Ciel chinois et l'infini des physiciens...

Tirailé entre l'enfant qui voulait à tout prix s'exprimer par sa bouche et la solide figure de professeur qui lui semblait de mise devant un ange, Pierre se voyait passer des formes de sa petite enfance à celle qu'il avait maintenant. Il était fasciné par les bonds spatio-temporels qu'à une vitesse qui lui semblait approcher celle de la lumière cela lui faisait faire. Et voyant ainsi sa propre vie rebondir sur le Grand Huit des destinées humaines, il voyait les huit Immortels du Ciel chinois qui le chevauchaient bruyamment. Rutilants sous les éclats de lumière où s'entrechoquaient leurs rires, brandissant des bannières enrubannées aux couleurs des Lacotas, il les voyait tel un fleuve d'idées qui, disparaissant au fin fond du Grand Huit des destinées humaines, lui dessinait l'horizon de sa vie. Tout au fond de sa poitrine, battant des mains et sautant comme un cabri, un enfant émerveillé par cette explosion de joie et de couleurs criait en chantant à tue-tête :

– Les mamans ne le savent pas ! Moi, je le sais ! Au royaume de Yahvé, tout le monde y prend son pied !

Stupéfait de voir, dans ces cris d'enfant, sa propre enfance se réparer d'elle-même, Pierre se disait que, tout compte fait, le chamanisme valait peut-être bien la psychanalyse. Ému, ravi et contemplant l'attendrissant spectacle d'une renaissance antérieure, il en serait probablement resté là s'il n'avait aussi soudainement eu peur de voir ses questions d'homme adulte se dissoudre dans les Luna parcs imaginaires d'un cerveau de bébé. Avait-il entrepris ce voyage pour se complaire une énième fois dans les paysages de sa petite enfance ? Certes pas ! Il comptait bien au contraire s'atteler, dès son retour sur terre, à la rédaction d'une importante thèse sur les faces cachées des quatre corps et autres réalités inconnues. Mais était-il capable d'affronter un sujet aussi ambitieux, lui qui redoutait si fort ce qu'il risquait de découvrir à l'arrivée en gare du Deux ? « Oui, les billets de banque ! » se dit-il, soudainement saisi par la solide certitude d'avoir passé l'âge de jouer à l'enfant. Qu'avait en effet voulu lui signifier l'ange en qualifiant le deuxième corps de monnaie ? N'avait-il pas, de cette façon, cherché à lui faire entendre qu'il souffrait d'une absence de liquidité corporelle provenant du second de ses corps et pouvant donc expliquer l'impuissance qui l'avait saisi avec Colombe ? Et n'était-ce pas cette sombre réalité qu'il redoutait d'avoir à regarder en face à leur arrivée sur le territoire du Deux ?

– La monnaie ? Pourquoi la monnaie ? cria-t-il en direction de l'ange.

– C'est le statut du second corps ! lui répondit de son sourire de lumière l'être immatériel.

– Le statut du second corps ?

– C'est ce qui en fait un corps provisoire, un corps à rendre. Nul ne peut franchir les douanes des Grandes Lumières sans avoir rendu ce corps ! Et d'un ton rompu aux aléas du temps, il ajouta : à l'aller, quand ils l'enfilent, tous en dénoncent l'inconfort. Ils hésitent à le passer, ils ont peur de se retrouver privés de toute

## *Le Jardin d'idées*

7 rue Dedouvre 94250 Gentilly - Site : <http://www.jardindidees.org>

E-Mail : [secretaire@jardindidees.org](mailto:secretaire@jardindidees.org)

mobilité. Le vieux scaphandre en manque énormément. Mais, comme ils veulent tous découvrir les profondeurs de la matière, ils s'habituent vite à la monnaie, et souvent trop bien. Au retour, ce second corps leur colle tellement à la peau qu'il en est même qui refusent de s'en défaire. L'ivresse des profondeurs leur fait prendre le scaphandre pour la réalité et ils ne veulent plus rendre la monnaie.

Les textes avaient, depuis longtemps, appris à Pierre que le premier de ses corps était à rendre à la terre, mais que le second soit lui aussi à rendre, cela lui paraissait aussi incroyable que s'il avait soudainement découvert en pleine nuit l'existence d'une deuxième Lune. L'ange le dévisageait de son regard de lumière :

– Ne serait-ce pas ce que tu redoutes de trouver au monde du deux ? Aurais-tu pas peur de comprendre que tes perceptions ne sont que le reflet du scaphandre ? Ou redoutes-tu de découvrir que ce que tu crois être n'est que la monnaie de comptes à rendre ?

Pierre était abasourdi. Cela voulait-il dire que tout ce qui était pour lui la texture même de son être ne lui appartenait pas en propre ? Ses sensations, ses sentiments, sa perception pourtant si propre et si personnelle des choses, rien de cela n'était donc vraiment à lui ? Tout était à rendre ? Or quel était l'usurier du temps qui lui avait fait souscrire ce marché de dupes dans lequel il se voyait subitement dépossédé de ce qu'il pensait être le confort de son âme ? Redoutant, à nouveau, d'apprendre que l'au-delà puisse être aux mains de redoutables entités, d'une voix anxieuse, il demanda :

– Rendre la monnaie à qui ?

– Aux animaux, bien sûr ! À ceux qui t'ont prêté ce corps ! N'as-tu pas remarqué que tu vis dans un corps de mammifère. Le deuxième corps est celui des plantes et des animaux ! Ce corps te vient d'eux. Il est donc préférable le leur rendre.

L'ange venait d'ouvrir un abîme au sein des questions de cet explorateur de l'âme que Pierre prétendait être. Si tout ce qu'il percevait n'était que l'illusoire reflet d'une vision strictement animalière, comment allait-il pouvoir, au retour de ce voyage, continuer à accorder un quelconque crédit à ses propres recherches ?

– Et pourquoi... préférable ? se hasarda-t-il à demander.

– Ceux qui ne veulent pas le rendre usent leurs forces à essayer en vain de répondre aux besoins d'un corps qui n'existe plus. Et l'ennui, avec l'ivresse des profondeurs, c'est que, si l'on n'y prend pas garde, ça peut durer l'éternité. Voilà pourquoi on appelle ça l'Enfer. Abraham, lui, le savait. C'est ce qui fait qu'au Marché aux Offrandes, il n'a pas un instant hésité à mettre en vente la femme et l'enfant.

L'ange s'éteignait peu à peu comme une bougie en fin de course. Soudainement saisi d'une violente angoisse de morcellement, Pierre s'écria :

– Mais le Un ? Le bout du voyage, le dernier corps à quoi sert-il alors ?

– Ne confonds pas le corps et décor ! lui répondit le gardien de l'Éden.

– Mais le Un ? La Totalité ? Le Tao ?

– Le Chemin ! répondit celui qui n'était plus qu'une voix.

C'est alors qu'en se retournant vers lui, YHVH lui dit : « Mais mon cher Adam, pour un taoïste, il vous reste encore tout à apprendre ! » Et Pierrot était si content que papa l'ait enfin appelé par son nom, qu'il s'endormit, paisible comme un ange.

1• Paulo Coelho, *Sur le bord de la rivière Piedra je me suis assise et j'ai pleuré*, éd. Anna Carrière, 1995.

2• Nicolas Abraham, Maria Torok, *L'Écorce et le noyau*, éd. Aubier-Flammarion, 1987.